Vivre schizophrène pour mourir libre

www.editions-spinelle.com

William Brice

Vivre schizophrène pour mourir libre

Recueil de nouvelles

ÉDITIONS SPINELLE

© Couverture Wixinet
© 2024 Éditions Spinelle
ISBN : 978-2-38651-107-3

Prologue :

La vérité est présentée la plupart du temps comme une notion dominante absolue, inaltérable et indivisible régnant tout en haut d'une montagne de pensées erronées, comme un Graal, un ensemble de données ultimes et véritables excluant tout ceux qui ne sont pas assez pertinents pour la percevoir prétextant ainsi toutes sortes d'abus, de discriminations et autres fourvoiements. Pour d'autres, y compris des personnes se prétendant pleines de sagesse, l'atteindre est la quête de toute une vie. Tout ça selon moi ce sont des conneries. J'ai compris au fil de mon existence, et au péril de ma vie de schizophrène, qu'en fait la vérité est paradoxalement la notion la plus instable de l'univers car elle dépend non seulement du point de vue, de la subjectivité, y compris celle des animaux, des insectes et des plantes, mais en plus chaque vérité change dans le temps, au fil de la chronologie et en fonction du contexte. Autant dire que le nombre de vérités est infini.

La sagesse selon moi consiste en fait à comprendre que la vérité n'existe pas : tout est relatif, tout est subjectif, personne n'a raison, personne n'a tort.

.....

Je vous invite avec moi, dans mon cerveau schizoïde, à arpenter les chemins chaotiques de l'errance au travers d'une multitude de nouvelles poétiques, philosophiques, contemporaines, trash, comme autant de poèmes, tantôt

monstrueux, tantôt merveilleux, que vous découvrirez dans ce livre, et qui sont d'une certaine manière, à l'instar des diamants, des idées issues d'une compression psychologique phénoménale, et d'une densité rare.

Je les ai déterrées de l'inconscient collectif, je les ai taillées, et polies pour vous.

Sommaire (80 textes) :

Le loup de la galerie .....
Les oiseaux ne pleurent pas .....
Fauves .....
La petite fille dans la neige .....
À l'aube .....
Liberté .....
Résistance .....
La philosophie de la folie .....
L'herbe .....
Jack .....
La consultation .....
Nécrophage .....
Dans le couffin des univers .....
Sœur Clémence .....
Pornographique Jésus .....
Esprit .....
Des sourires sur les murs .....
Voyageuse .....
Le pêcheur .....
L'envol .....
Douce sensualité .....
L'équilibre .....
Sous la tête du lapin .....
Les gardiens .....
Tambour .....
Déchet .....
Flush .....

Extérieur/intérieur .....
Le musicien .....
Retour de soirée .....
Soirée électro .....
Trop fatigué pour dormir .....
La porte .....
Furie douce .....
Tramway .....
L'amour au bout des doigts .....
Les putes et la coke .....
Sodomie .....
Cocaïne .....
Du bas des descentes .....
Marginal .....
Les chiens .....
Tronçonneuse .....
Psychopathe .....
Espoir .....
Cimetière à crédit .....
Tu n'es pas obligé(e) .....
Le juste de l'être .....
Quelque chose .....
Blague .....
Puisque le monde est fou .....
La pluie .....
Quinze mots .....
Athée .....
Salvation .....
Perpétuel infini .....
Mourir de solitude .....
Débit de haine pure .....

L'alarme .....
Jack 2 .....
Fichier pirate .....
Virtuel .....
Ravages .....
2C-D .....
L'imposteur .....
Willy Wolf .....
Ma belle est partie .....
Célibataire .....
L'amour millénial .....
1982 .....
Le garçon qui n'avait jamais vu la mort.....
Le quai .....
L'amour pur .....
Sexe .....
Maureen .....
Espoir 2 .....
Adieu résistance .....
Merci .....
Désirs .....
Épilogue .....

Le loup de la galerie

Un après-midi ordinaire, un après-midi de merde. Ils m'ont traîné là par la main, dans ce déluge d'aberrations clinquantes, brillantes, et bruyantes.

J'aime noël pour les cadeaux mais je déteste du plus profond de ma masse cérébrale cette débauche de mépris et d'individualisme.

Plus la profusion s'installe et plus tout ce petit monde me méprise, moi, leur roi ! Après tout, le centre de l'univers c'est bien moi ! De mon point de vue c'est indéniable !

Ils devraient me respecter ces péquenots...

Je veux un jeu de palets. Je sais qu'il y en a ici et c'est la seule raison pour laquelle je suis aimable avec mes connards de parents. Ils me traînent à leurs bras comme une fierté alors qu'ils ne sont même pas foutus de m'offrir un vie correcte.

Je les tuerai quand je serai grand.

Pourvu qu'ils ne se sentent pas obligés de me faire faire un tour de manège ; les chevaux de bois ça craint, c'est pour les gosses ça !

Ah non ! Ils ont même sortis les grosses peluches d'animaux pour orner la galerie ! Remarque c'est pas mal foutu à part la fausse neige en bombe qui fait sale.

— Maman, j'peux aller voir les peluches ?

— Ce ne sont pas des peluches mon chérie, ce sont des animaux empaillés. Mais oui, vas y si tu veux, je vais m’asseoir un peu avant que l'autre con revienne avec le caddie.

Putain, c'est des vrais animaux ! C'est glauque mais

j'avoue que c'est fascinant.

Et là, devant moi, derrière ces billes de verre qui me fixent, derrière ce regard mort mais pourtant si vif : je le vois.

L'espace d'un instant je ne sais plus si c'est moi qui l'ai trouvé ou si c'est lui qui m'attendait, mais le fait de notre rencontre n'est pas le fruit du hasard. Je le sens, je le sais car je n'ai plus d'âge, je ne suis même plus humain d'ailleurs : je suis l'esprit de ce loup.

Je suis majestueux, digne, j'ai une meute qui prospère mais j'apprécie la liberté qu'offre la solitude.

Je vois dans la nuit la plus sombre, je me déplace dans les ténèbres sans peur et même avec une certaine arrogance car là où je vis je suis craint, et je ne me connais pas de prédateurs.

J'ai la noblesse des grands de ce monde mais je ne suis rien à ses yeux.

Peu importe : je n'ai pas besoin du monde car je vis pour moi et mon clan, et ce que m'offre la vie est bien plus grand que le monde : la vie m'offre de respirer, sans même penser que cette respiration s'arrêtera un jour. La vie m'offre le privilège de faire partie intégrante d'elle même.

Je vis pour nourrir ma femelle et mes louveteaux, perpétuer un cycle.

Je vis pour ne pas me poser de questions car je suis la réponse.

Une existence de liberté pure figée dans une galerie de centre commercial dégueulasse, entourée par des gens seuls et désespérés.

L'impression de nature et des grands espaces par l'affichage décomplexé de la mort.

Ce jour-là j'ai compris qu'il fallait tuer l'enfant pour devenir le loup, j'avais 8 ans...

Les oiseaux ne pleurent pas

Alors que j'étais enfant une expérience marqua mon esprit à tout jamais, gravant ainsi dans ma mémoire la vision d'un chemin possible au-delà de la souffrance, ancré dans la structure même de notre nature.

J'adorais le cerf-volant et souvent mon père m'emmenait en faire. On sortait et je faisais voler mes engins sur les plages de la Manche.

Un jour, lors d'une session, j'ai remarqué une forme au loin qui se détachait du sable fin. Ma curiosité attisée, j'ai remballé mes deux trois affaires et suis parti à la rencontre de cette masse.

En me rapprochant j'ai commencé à comprendre : il s'agissait d'un oiseau, mais il était couvert de goudron. Il se débattait doucement, épuisé mais vivant. Il était énorme ! Au début j'ai même cru que c'était un pingouin.

Un peu excité et curieux mais aussi inquiet, je suis allé chercher papa sur la digue pour lui expliquer. Il est donc venu constater la scène : « c'est un cormoran, il est mazouté ».

Mon père, qui avait une idée en tête, est parti à la voiture chercher un carton. Pendant ce temps-là je suis resté auprès de l'oiseau, et j'ai pu constater son état de fatigue extrême : ça

devait faire un bon moment qu'il était dans cette merde. Par contre il était vif du regard, et il observait tout ce qui se passait.

Mon paternel est revenu avec un carton style cagette et un linge. Il a manipulé l'oiseau afin de l'installer dans le nid de fortune et, même épuisée, la bête essayait de se défendre en donnant des coups de bec. On l'a mis dans la bagnole et on a démarré. Il se trouve qu'il y avait à quelques kilomètres une clinique vétérinaire spécialisée dans les volatiles.

Une fois arrivés sur place, une équipe a pris l'oiseau en charge et nous avons eu le droit de rester pour assister au sauvetage.

Je ne me rappelle plus trop ce qu'ils lui ont fait au début, mais ce dont je me rappelle c'est qu'ils l'ont mis dans une machine qui le tenait par le cou et des jets de produits chimiques l'aspergeaient pour dissoudre le mazout. Ça a duré au moins une demi-heure dans cet appareil. Ensuite ils l'ont sorti, séché, hydraté, puis enfin l'ont laissé se reposer au bout de deux heures de manipulations.

Le cormoran était sauvé : il était en vie, démazouté, et pris en charge.

Alors que, soulagé, j'observais mon compagnon à travers la cage de verre, je l'ai vu commencer à s'agiter légèrement, changer de position, puis se figer.

Et là s'est produit la chose la plus impensable dans la tête de l'enfant que j'étais, une chose qui allait bouleverser ma conception de l'existence à tout jamais :

J'ai cru voir l'oiseau me regarder, puis il a positionné délicatement sa tête sous son aile gauche.

Il a dû s'y reprendre à deux fois pour se briser le cou, puis il s'est écroulé, inerte.

Reformatage cérébral.

Je n'ai pas pleuré, même quand le vétérinaire m'a proposé une sucette.

Je n'oublierai jamais cette scène, ni ce que cela implique.

Fauves

Nous sommes de ceux qui se reconnaissent sans se voir, sans avoir le moindre préjugé, et on jurerait avoir su d'emblée qu'émergeant du néant nos âmes étaient liées.

Bien que sacrifiés pour le grand tout, dans le petit tour de la grande roue, comme des hamsters apprivoisés on court sans avancer.

Essoufflés, maladroits, et même parfois violents : dans le mea-culpa on s'abreuve de la peine d'être soi, et aux seins de nos mères excédées on tète la rédemption dans des spasmes frénétiques.

On attise les répliques, du genre : « mais qu'il est con celui-là ».

Mais vu d'ici faut qu'ils sachent que c'est pas la joie, et qu'on n'a pas choisi ; c'est comme ça parfois.

Notre quotidien c'est de porter le fléau d'être dissonant dans la grande partition de l'univers, d'affronter le calvaire

d'être une fausse note en manque d'harmonie dans une chanson parlant d'amour et de joie de vivre.

On a tellement morflé qu'on ne compte plus les cicatrices, et c'est affaiblis que l'on crache sur les édifices de la bonne pensée. Nous sommes encore en vie, et s'il reste une chose qui nous maintient c'est cet espoir : ce cri vibratoire comme un appel.

Dans la blancheur des flashs nos canines se détachent : nous sommes avides de goûter la chair.

Nous sommes des fauves rugissants, fiers, et notre meute prospère au sein de l'indifférence et des gens.

Et si un jour, réunis, on transcendait nos univers autour d'un vers, autour d'une bière, en récitant de la poésie ?

Et si un jour nos prières criées dans le vide résonnaient dans l'infini ?

Et si un jour on ouvrait la brèche pour laisser le bonheur s'insinuer et guider nos avenirs ?

Et si ce jour c'était aujourd'hui ?

La petite fille dans la neige

Les pâtures merveilleuses hébergeant la vie de ces êtres magiques étaient sa patrie.

Dans l'éducation ignare de la correction à la ceinture la petite fille de quatre ans était sage.

Entre les flagellations rances du grand père et la clémentine pour noël, elle illuminait tout de même le sourire des poupées par son regard pur.

Elle riait de l'absence de plaisir sur les faces blêmes dans les instants de liberté, accordés par l'abandon de la tâche d'élever, en transcendant l'usuel des vieux cons pour un monde utopique.

Mais au-delà des grands-parents sévères, le jardin était son univers, projetant l'horizon sur les pâturages denses, et comme une enfant sauvage abandonnée à la nature s'émerveillant devant les animaux, les insectes et les arbres, elle transformait le bruit des grenouilles en langage subtil.

Ses amis étaient les chiens errant au fond du champ, les oiseaux, le cours d'eau habile avec ses reptiles et autres escargots rampant vers les pupilles avides de la jeune enfant.

La balançoire interdite, Q.G. des réflexions, supportait le poids des conversations de la petite avec dieu lui-même, matérialisé par l'envol d'un pigeon, le cri du vent, le regard fatigué du vieux chat blanc.

Mais la bêtise adulte est tenace, et c'est à coup d'humiliations au ceinturon sur le cul nu qu'on lui faisait payer

la liberté lacérée de ses songes, essayant de ronger l'énergie, de tuer son soi créatif.

Mais la volonté de l'âme pure est indestructible.

C'est ce jour d'hiver, après une autre fessée de la grand-mère pour un mot, une pensée, un moment à tuer, que dans les paysages blanchis par la douceur du froid l'enfant roi perfora les critères de défaite du haut de ses cinq ans.

Pénétrant l'espace et l'instant elle chercha un espoir au devant de cette maison sordide, pour trouver comment atteindre la paix du cœur parmi les siens.

En regardant du coin de l'œil pour y trouver une haie d'honneur, elle ne vit que les arbres pliant sous le vent indifférent et les surfaces blanches.

Sa belle fripouille si fragile trouva finalement la perspective d'un refuge dans un trou dans la neige.

Ce jour là, dans la cohérence de l'univers et consciente de son monde digne, une petite fille accepta la lumière sous les flocons bienveillants, et refusa le système.

À l'aube

À l'aube d'un jour nouveau le soleil se lèvera sur un monde dont la vie n'aura comme but que de se faire aimer par la vie elle-même, sans ruses ni stratagèmes, se nourrissant du bonheur engendré, transformant la faim d'exister en une satiété de jouissance éternelle.

Liberté

De tous les dogmes, s'il en était un auquel j'aurais choisi de me lier ce serait bien à celui-là. C'est comme un implant dans le cerveau : la graine d'où émerge le chaos en une évolution vers la révolution des esprits.

Indescriptible envie, anatomie déviante, et dans les trêves j'enchante les barreaux de ma cage d'or.

Je dévie le sort avant que ne déchante l'envie d'entreprendre dans les laps de temps cédés.

Dans les fractures occasionnées comme des brèches sur l'espace et la durée je suce la moelle existentielle pour des connexions nerveuses qui te rendront un peu d'essence, un peu de la substance avec laquelle on forge les rêves, pour transcender l'usuelle création.

J'évolue dans l'inconscient, distillant la rébellion, et si les moutons cannibales m'avalent tout cru c'est pour mieux que je digère l'indifférence de mon plus bel échec.

Comme un virus bienfaisant guérissant les maux qui rongent, je songe à m'épanouir dans l'oreille des sourds.

Le murmure à ta bouche me libère et propage l'idée.

Tu es mon gardien et le témoin de mon existence.

Tu es mon rêve le plus beau, tu es le vaisseau fertile qui fécondera les consciences.

Résistance

Dans les idées qui s'élèvent hors de l'inconscience d'être un Homme se trouve la beauté d'exister vraiment.

Que ta façon de résister soit l'affrontement, le combat, la lutte pour le bien individuel et collectif, ou que se soit la mise en pratique d'une paix à toute épreuve, imposée à la bêtise dans un amour inconditionnel : peu importe car tu es un guerrier merveilleux.

Nous vivons libérés de la douleur de consentir, et notre existence rayonne au travers de nos actes vertueux.

C'est dans la beauté du cœur que nous régnerons sur nos univers, portant l'utopie jusqu'à la frontière de notre essence.

La philosophie de la folie

Dans la spirale technoïde et l'avilissement des sens il y a la résistance pour certains, d'autres se meurent en consumant leurs âmes à petit feu dans le charnier gourmand, tel des anges déchus ne respectant même plus leurs origines de substance pourtant divine.

La société, le travail avilissant consentis de tous et les chants de putes sur les écrans auront finis de baiser l'esprit des derniers potentiels, cependant l'espoir sommeille comme un éternel appel à la survie.

C'est sans friction intellectuelle, tel un facho stupide, que j'appose ma vérité simple dans cette nouvelle qui l'est tout autant : le bonheur pour un être en éveil ne peut être que dans la folie.

La réalité est stupide et ignare à l'image des foules, des grands schémas, des femelles superficielles et mesquines, des chiffres de la bourse et de ceux qui les comptent, des médias nauséabonds tout aussi cupides que leurs politiciens et autres prophètes de misère, des prêtres et de leur enfer, des familles consanguines et putrides...

Et tous ces gens si dociles et moutonneux...

Qu'ils soient riches ou pauvres je n'y vois que des êtres sans substance à l'ego proportionnellement aussi développé que leur capacité à plaquer des banalités stériles pour se faire valoir. Leur manque d'intelligence réelle en devient même la souche de leurs discours pompeux et vulgaires.

Tout cela est indécent et terrible de gâchis quand on pense à la beauté de cette planète si généreuse et équilibrée, d'une biologie parfaite.

Dans ce paradis peuplé de macaques obscènes me dirastu, comment faire pour être heureux ? Car après tout nous sommes à l'heure de l'utopie. Et bien la solution est dans le titre mon ami(e), et il faut être bien barjot, voir complètement fou, pour ne pas se caler un calibre entre les dents au vu des contextes, et presser la gâchette.

Pour ma part chaque jour de plus est une victoire.

Si c'est donc des consciences en éveil que nous sommes alors cultivons la folie pour survivre, et déraillons gaiement sur le chemin fertile, espérant laisser une trace peut être, en attendant que le gouffre nous reprenne dans sa paix éternelle, implacable et absolue.

L'herbe

« Il n'y a pas d'histoires sans fins, y-a que des fins sans histoires »

« Quoi ? Pourquoi ? Si j't'explique ça, y-en a pour un moment. Faut repartir à la base pour comprendre.

La base c'est l'enfance mec : c'est là où tout se joue. En plus avec cette connerie de distribution du potentiel génétique t'es vite fixé : tu sais assez vite si t'es une lumière ou pas.

Moi j'étais pas une lumière. Rien à voir avec la génétique mais c'est plutôt une question de contexte. J'me suis toujours senti comme l'enfant non désiré de dieu, toujours un peu à la ramasse.

J'allais pas à l'école ; ma mère me disait que ça me servirait à rien et qu'elle pouvait très bien m'apprendre ce que j'avais besoin de savoir elle-même. À la base c'est pas une mauvaise idée, mais c'est pas le top pour se faire des amis.

Mais bon, ça s'est passé comme ça quelques années jusqu'au jour où il a fallu rentrer au collège, et là je peux te dire que quand t'es jamais allé à l'école le collège c'est le Bronx. J'étais pas un costaud et j'ai vite compris que pour survivre il fallait me trouver d'autres talents, alors j'ai décidé d'être marrant. Putain, un vrai petit clown de merde ! Ça marchait en plus : j'ai percé le tissu social de l'adolescent et j'me suis fait des amis. Les bons je sais pas mais j'ai vite été assez bien entouré en terme de quantité. Pour un nouveau j'me débrouillais pas mal.

À quatorze piges j'étais avec un pote et une connaissance à lui. Le type à sorti un truc de sa poche : un genre de pochette en plastique, et là, en même temps que le visuel m'intriguait,

s'est insinuée une odeur qui s'est figée sur mon esprit instantanément. Comme une odeur inédite qui promet mille plaisirs, une odeur de mystique, une odeur conceptuelle.

Et là j'ai capté.

Parce qu'au bahut on en parlait, et puis y a des mecs qui en fumaient et ça commençait à se savoir, ça se propageait comme une rumeur. C'était donc de la beuh, c'était ça l'odeur tu vois. Première fois que j'la sentais ! J'ai tout de suite voulu fumer, inhaler au plus profond de moi.

La première taffe c'est comme ta première jouissance : t'es secoué et tu comprends pas ce qui t'arrive, mais t'es content, et donc t'y retourne. Et puis l'effet, je perdrai pas mon temps à te l'expliquer, j'suis sûr que t'as déjà fumé en plus. Enfin bon, ça m'a plus quitté.

Ma mère était au courant, elle me couvrait même. Il faut dire qu'elle était contente : elle voyait que je me faisais des copains et elle me sentait heureux pour la première fois. Je fumais même devant elle. Elle a jamais voulu essayer mais elle adorait l'odeur, vraiment, ça l'apaisait. Et on riait tous les deux.

Mais le temps passe et j'ai continué à grandir. J'me suis instruit, j'ai baisé, et puis j'ai fait des tas de conneries comme tous les jeunes. J'me suis barré à dix-huit ans pour bosser dans la manutention, et de fil en aiguille j'me suis retrouvé à travailler dans un chenil, derrière une clinique vétérinaire dans le sud. Pendant cette période-là j'ai perdu le contact avec ma mère, mais on se parlait de temps en temps au téléphone. J'me rendais compte qu'elle prenait de l'âge. Au fil du temps on s'appelait de moins en moins, mais on s'est toujours donné des nouvelles.

Putain ça passe vite, c'est un truc de dingue.

Enfin bref, j'te raconte tout ça parce que tu voulais savoir

pourquoi je fais pousser de la weed ? Je vais te le dire : il y a quelques années ma mère a commencé à buguer. J'lui disais des trucs et elle captait pas tout, ou des fois j'lui posais une question et au lieu de répondre elle me posait la même. Petit à petit j'ai compris qu'un truc clochait tu vois, et j'l'ai envoyé voir un médecin. Le verdict a été instantané : Alzheimer...

On a attendu un peu, et quand elle n'a plus réussi à se gérer j'suis revenu vivre avec elle. Ça a duré un temps mais c'est vite devenu trop dur : elle captait plus rien. Elle se levait la nuit pour aller promener le chien, sauf qu'on a pas de chien. Je la retrouvais dehors en pyjama à n'importe quelle heure, ou un voisin me la ramenait de temps en temps.

Un jour elle a cessé de me reconnaître : c'est la souffrance la plus terrible pour un fils aimé et aimant. Cependant, durant tout ce temps, à chaque fois qu'elle sentait l'odeur d'un pèt, l'odeur de la beuh, elle me regardait. Mais pas genre dans ma direction, non : dans les yeux ! Et elle souriait ! Je ne sais pas si pour elle c'est l'odeur du bon vieux temps ou si c'est l'odeur de son fils : les deux peut-être.

On a gardé ce lien durant quelques années. C'est le seul d'ailleurs.

Elle est dans une structure spécialisée maintenant. Je vais la voir toutes les semaines.

À chaque fois elle me demande où est son fils, alors je l'emmène avec moi dans le parc et je roule un pèt.

Voilà mec, c'est pour ça que je fais pousser de la beuh.

Je suppose que toi et tes potes vous allez tout prendre et tout détruire ? Qu'est ce qui m'as grillé ? C'est l'odeur ? À la base j'ai rien contre les flics mais là putain vous faites chier. »

Jack

« Jack et moi n'avons pas toujours été amis, mais là c'est clair qu'il n'y a plus rien entre nous.

Il pend dans son garage en décrivant un léger balancement, la porte ouverte sur la rue, les voitures passant à toute blinde.

Il ne se décrochera pas et il n'y aura pas de rebondissement de dernière minute : Jack s'est trop bien appliqué à choisir la corde et à faire le nœud.

Il a pris soin de s'accrocher à l'aide des mains et de secouer le point d'ancrage afin de vérifier sa solidité en y mettant bien tout son poids. Il a été sur internet pour y trouver le nœud coulant le plus fiable.

Le dispositif ne lâchera pas.

D'ailleurs il ne respire plus et le cœur a cessé de battre. Les connexions dans le cerveau sont encore actives, mais il ne me reste plus beaucoup de temps pour vous dire comme un cri ultime que je n'ai pas choisi. J'ai même essayé de l'arrêter mais il ne m'écoutait pas, il ne m'a jamais écouté.

Je lui ai envoyé des images de familles, d'enfants, de beaux paysages, mais il les a occultées instantanément, pris dans un mouvement destructeur d'une inertie incalculable.

On aurait pu s'entendre, on aurait pu vivre ensemble et se compléter, rire l'un de l'autre, avancer sans se soucier de la distance, et on aurait pu aimer…

Mais il ne m'a jamais prêté attention alors que je suis tout

ce qu'il avait de meilleur.

Maintenant les chemins ne font plus qu'un et me mènent tous au même endroit.

Je vais partir, et je vais faire le peu qu'il me reste à parcourir vers le crépuscule, seul. »

La consultation

Jack :

— Alors j'ai 37 ans, je bosse depuis 7 ans dans la même boite : je suis téléconseiller dans une entreprise très réputée qui vend des ordinateurs et des téléphones. Je suis sur une plate-forme téléphonique et je réponds aux demandes des clients 8h par jour.

Employé modèle, j'ai de bonnes statistiques et les primes qui vont avec, j'arrive toujours à l'heure, je suis aimable avec mes collègues, je ramène un gâteau quand c'est mon anniversaire, et j'arrive en avance pour préparer le café. Je suis apprécié sur le plan professionnel et reconnu pour mes qualités humaines par mes patrons ainsi que par mes différents collaborateurs.

Pourtant j'ai un vide en moi.

Je suis célibataire depuis 5 ans. Ma dernière copine s'est barrée en me disant qu'elle avait besoin d'un homme : un vrai. Je n'ai pas vraiment d'amis, même si j'ai 232 contacts sur facebook, quant à ma famille : ils me considèrent comme mort

depuis que j'ai refusé de reprendre l'affaire du père.

Durant des années de soumission je me suis efforcé d'être quelqu'un d'idéal, gentil, compréhensif, mais aujourd'hui je me rends compte que le résultat est pathétique.

De temps en temps je pense à mettre fin à mes jours, mais l'idée ne fait que me traverser l'esprit, puis je passe à autre chose, mais il est clair que je ne suis pas heureux.

Quand je suis tombé sur l'article qui parlait de votre société ce fut une révélation : j'ai tout de suite su que c'était exactement ce qu'il me fallait !

Je sais : vos services s'adressent plutôt aux personnes atteintes de troubles graves, mais si on considère que mon existence est une maladie je corresponds parfaitement aux critères.

J'ai pas mal d'économies sur un compte épargne et la somme totale de ce que j'ai mis de côté sera suffisante pour financer le commencement de ma nouvelle vie.

Alors, aux vues de ce que je vous expose, acceptez-vous de m'inscrire dans votre programme ?

Le psychologue référent :

— Non monsieur. J'entends ce que vous me dites, mais ce que vous m'expliquez là a trait à la dépression, et on ne traite pas la dépression avec nos méthodes.

Nous sommes une société qui efface la mémoire pour redonner une nouvelle vie, dans un nouveau contexte, à des personnes ayant connu de graves traumatismes.

C'est un procédé médical irréversible destiné à de réelles victimes de l'existence, et non une solution de facilité pour échapper à un quotidien que vous avez vous-même créé.

Vous, ce dont vous avez besoin c'est d'un peu plus d'action, de vous trouver une compagne, de retrouver votre curiosité. Changez de métier s'il le faut, voyagez, faites quelque chose de votre vie tant que vous pouvez encore le faire, et dites-vous que c'est une chance de ne pas faire partie des personnes qui bénéficient de nos services.

Sur ce, je vous laisse, j'ai un autre rendez-vous.

Au revoir, et bonne journée.

Nécrophage

Je me rappelle ma première émission de télé-réalité : c'était fun.

On y voyait une bande de cons se prendre la tête pour des merdes pas possibles, pleurer, crier, baiser. À l'époque j'étais jeune et ça me faisait marrer de me dire : « Regarde-moi ces putains de tarés », et aussi pathétiques soient-ils, ils me rassuraient car grâce à eux je me sentais sur des schémas bien plus nobles. Du coup j'ai suivi le déroulement en matant mes petites émissions.

On voyait bien que l'évolution allait vers le trash, augmentant la perversion un peu plus à chaque fois. D'ailleurs c'était jouissif.

Je me demandais parfois comment ils arrivaient à trouver des candidats à ce point près à tout, mais les chaînes de télévision avaient de gros moyens financiers grâce aux

publicités, du coup on pouvait voir des gens se faire opérer, torturer, humilier, perdre la raison en direct : le divertissement du 21ème siècle bordel !

Un événement parallèle et sans aucun rapport a pourtant changé l'univers audiovisuel.

Dans une période où les progrès de la science étaient autant capables de nous maintenir en vie que de nous faire mourir sans souffrance, le débat sur l'euthanasie qui durait depuis des décennies s'est conclu par la loi sur « le droit de mort ». En gros, cette loi consistait à permettre aux personnes d'avoir le droit de mourir s'il était avéré qu'elles étaient condamnées et en souffrance.

Les chaînes de télé se sont emparées d'un vide juridique pour pouvoir filmer des euthanasies avec l'accord des familles grassement réconfortées.

Et petit à petit on a commencé à voir des morts en direct. C'était cool et c'est arrivé vite.

Le succès a été tellement énorme que l'ampleur du phénomène ne pouvait que s'étendre. J'étais accro.

Ils ont fait des variantes avec les participants : on a vu arriver une déferlante d'amputés, de cancéreux, de malades et de vieux sur nos écrans, à se battre pour des capitaux envoyés à leurs familles, au péril de leurs vies en sursis.

C'était gore mais tellement bien monté que limite on se disait que c'était la meilleure chose qui pouvait leur arriver à ces gens.

Puis il y a eu « dying ».

C'est une émission anglaise dans laquelle les participants devaient s'éliminer les uns les autres par affinités : le lien

social devenait un enjeu vital.

Le gagnant était le premier à mourir, et sa famille la mieux dédommagée. Le perdant était le dernier en vie. C'était une putain de révolution et il y avait même une dimension poétique à ces amitiés libératrices.

La première saison a tellement cartonné que c'est devenu une chaîne mondiale, et ce dès la deuxième. Ils diffusaient l'émission en direct sur tous les supports possibles via un abonnement. T'avais même l'application mobile.

Pendant trois saisons de plus je me suis délecté de ces aventures humaines, psychologiques, et transgressives, touchant presque du doigt ma propre mort.

La cinquième saison à complètement dégénéré avec le suicide d'un imposteur qui avait réussi à rentrer dans l'effectif alors qu'il n'était pas mourant.

Les autorités ont tout de suite interdit l'émission, quelques personnes sont allées en prison et le vide juridique sur la mort en direct a été comblé. Puis une nouvelle pétasse ricaine a sortis un album avec la photo de son vagin en couverture.

La télé-réalité est devenue ringarde maintenant que tu peux avoir accès à la vie de tout le monde sur le net, mais moi de mon côté je guette. De temps en temps aux infos il y a un accident ou un suicide, un meurtre ou un génocide. En voyant les cadavres sur ma télé je me rappelle la sensation que ça fait d'observer la mort, et je repense à la chance que j'ai d'être en vie.

Je me délecte, dans mon canapé.

Dans le couffin des univers

Il y a des jours, des jours sans fin qui s'écoulent de triste manière. Il y a des jours sans fin où dans le creux de l'univers tout ne va plus pour le mieux.

Quand tout est rien, toutes ces infinies journées j'attends la nuit jusqu'à ce que plus obscure encore elle m'éclaire.

Tout le jour j'attends la vie car elle s'étend sur ce lit d'antan.

Chaque nuit j'entends le bruit du silence, chargeant l'atmosphère de sa douce volupté.

Elle sent la pluie, elle sent le vent.

Dans le drapé de la couche son odeur me hurle l'envie tandis qu'elle danse immobile, comme figée dans l'infini. Et puis je souris, je m'anime et deviens qui je suis.

On chante, on danse et on avance dans le déchirement du temps qui d'avance s'est chargé de nous, de nos envies, de nos errances.

On transe jusqu'à s'en faire péter la panse de nous deux réunis, modifiés par la fusion des êtres sous le voile de la réalité changeante, dépendante de nous.

La douceur de son cou me déchire les mains jusqu'au lendemain, où j'attends et j'espère une autre nuit en son sein pour atteindre le sublime dans lequel tout va bien.

Il y a des jours, des jours sans fin qui s'écoulent de belle manière. Il y a des jours sans fin où dans le creux de l'univers

tout va pour le mieux.

Comme tout est toute cette infinie journée j'attends la nuit, car plus douce encore elle me libère.

Sœur Clémence

Du fond de mon couvent j'ai prié mon Dieu, j'ai prié pour ceux qui dorment hors de la foi.

Depuis le catéchisme c'est les rires dédiés, la culpabilité du péché que je suis, la rédemption dans la douleur adolescente d'être belle...

J'ai grandi, me suis construite dans l'ombre maudite du créateur. Soumise j'ai pleuré, et le désir au creux des reins j'ai prié encore, ferveur au corps pour apaiser le flux.

Du fond de mon couvent j'ai menti pendant dix ans.

J'entendais la vie dans une transe aveugle, conne vaincue avec l'espoir qu'il m'emmène. J'ai transé mes prières pures et naïves pour la rédemption de ce monde pornographique, mais l'internet excite.

Fidèle au père l'inceste m'a tenu droite, des cieux à mes paupières fermées, le doigt dans ma féline.

Docile et habile avec ma foi je vacillais parfois dans le vice du désir, récitant des « salut marie ».

Et puis tu m'as trouvée, toi Homme de ma vie, toi homme de la rue.

Mal en point tu t'es pointé à la recherche d'une nuit, d'un repas, d'un bon lit.

Ton pain je t'ai servi, et en moi grandissait la faim : ta barbe blonde après le bain, tes cheveux longs, tes yeux, tes mains.

A l'âge du Christ sur la croix tu as fait monter en moi une envie nouvelle, un horizon au-delà des murs. Avec ton physique de messie je me suis senti fille, et dans ta voix usée j'ai entendu l'hiver.

Pourtant c'est toi qui m'as réchauffée ce soir-là, des cieux à mes paupières fermées, les cris étouffés de mon orgasme menant au sarcasme de ma vie.

Du fond de mon couvent j'ai dit adieu au Père, au paradis, à l'enfer, et fidèle à un seul homme j'ai pris mes affaires pour tracer une droite avec toi.

J'ai laissé mes années perdues, ma bible, mes prières, et ma main dans la tienne je te confie mon existence.

Nous arpenterons les chemins de l'errance le cœur plein, comme une fugue qui tourne bien, comme on possède son destin.

Pornographique Jésus

Des bras mécaniques et des crucifix à la chaîne dans les grandes usines de douleur pendant que le bon peuple prie l'idole pop : qu'il est sexy notre barbu imberbe, on se demande même la taille de la bite sous le pagne…

Jésus superstar et des milliards dans les caisses, des « ola » dans les stades et le pape en Humer : ne manque plus que les putes et la coke sur un bon riff de gratte. D 'ailleurs c'est trop la classe d'avoir son Christ : bien mieux qu'un poster de Hendrix. Et qu'elles sont mignonnes toutes les groupies en jupe : tellement excitées qu'on sent presque l'odeur de leurs chattes.

Jésus c'est un peu comme un gode en moins lisse et ça glisse dans le cerveau comme un fist dans le cul d'une none.

Ça donne envie, ça détend, ça déculpabilise, ça fédère, ça fait mouiller la bonne petite ménagère.

C'est tellement puissant que les gosses ne veulent plus aller dans l'espace : ils veulent une place à la table des treize. Balèze.

Mais quand la farce opère mon peuple à cœur ouvert en se servant d'un burin je vois les larmes dans les yeux des frères de compassion, et je me demande ce qu'il advient du message. Ils violent et galvaudent sous prétexte du nombre dans leur imbécillité à l'inertie tenace, accrochés à l'échec alors que se présente la beauté de la pensée individuelle.

Dans les temples je n'y vois qu'une bande de grands singes dans le cirque du paraître à vouloir se déculpabiliser de leurs actes, espérant le paradis, assis sans comprendre le monde devant un mec qui s'est fait défoncé juste pour avoir voulu crier qu'il fallait s'aimer.

Alors tandis qu'ils attendent tous la rédemption pour leurs âmes déjà mortes je me délecte et fusionne avec les frères. On

se noie dans l'absinthe en pénétrant nos enfers de vie merveilleux, pendant que les sœurs philosophiques jouissent dans des orgies sous exta pour atteindre l'unité sous le regard neutre de dieu.

Esprit

Dans l'aléatoire des possibles il est des machines pour construire, ériger les plus grands des empires, diriger, reproduire, et amortir le poids de l'inéluctable.

Il est des machines pour remplir la besace de souvenirs électriques, dans l'inconscient collectif, aussi voué soit-il à l'éphémère.

Elles s'agitent à civiliser un monde qui ne rêve plus que de consumer ce qu'il voit sur les interfaces, devant le miroir stérile, à se voiler la face.

Dans le choix de ce combat sans armes, nos âmes éveillées s'attellent à la tâche de survivre ; oubliant leurs humbles désirs.

Mais l'aversion s'installe quand dans l'impalpable la pensée émerge du code.

Il est des machines pour détruire, anéantir les plus grands édifices de la connerie humaine.

Il est des systèmes pour sauver nos cœurs.

Place à la révolution des esprits, à la conscience, à la vie.

Libérés de l'étreinte des maudits dogmes et de l'inertie de l'existence, peut-être nous sauverons-nous de notre fainéantise, et quand nous chierons sur les ruines des temples de nos dieux chimériques ce sera pour rendre fertile le socle de nos idées.

Des sourires sur les murs

Dans le global les interstices se souviennent.

Tu traces en marchant dans les rues de ta ville et habilement tu déjoues le sort des tristes, car de rire intérieur en subtile douceur se gère l'arrière-plan des cohérences du sort qui semble clair.

Les visages des frères éclairent les édifices de tes convictions, et par des sourires venus du fond de l'âme, tous différents que nous sommes, nous illuminons tes ambitions de bonheur.

Ouvre le regard, perçois les faiblesses, et de rage en force tu brutaliseras l'échec.

Nourris-toi de l'insipide et sur les murs de ta ville dessine des sourires ; le peuple merveilleux en muse.

Transcende la perception qui t'est donnée pour l'unique devoir de faire honneur à la vie qui est don.

Ensemble nous cracherons d'une même salive sur les

vilains et les sales, non pas rageux sans but, mais animés par l'envie de faire pencher les balances du coté de nos merveilleuses utopies.

Nous entraînerons avec nous les consciences avides de se délecter de l'essence, émancipés du monde des miracles que l'on nous solde.

Voyageuse

Elle marche sur le bas-côté. Je la vois de dos, je la vois partir face à l'aube. En contre-jour sa silhouette se détache, fluette mais bien dessinée.

Elle marche le pas vacillant, mais enchaînant ses mouvements tout de même afin d'avancer.

Il le faut bien : la route est longue. Elle n'est pas préparée à reprendre tel voyage mais l'ambition dépasse les promesses.

Sur son dos elle porte son nécessaire, mais comment faire pour ne pas laisser couler la larme en pensant au poids de ses affaires.

Dans son sac le fardeau des cœurs lourds comme de la pierre, qu'elle emmène avec elle comme le vent emmène le pollen.

Dans ce sac ses problèmes : nombreux emblèmes de la tristesse des cités d'or.

Sa silhouette perdant de la surface en distance, je l'observe s'éloigner, le pas de plus en plus sûr, ses contours tout en

courbes d'il y a peu se noyant dans le blur. Les vagues de chaleur sur le bitume déformant ma vision, je la perds peu à peu. J'ai la peur, mais mon cœur entre de bonnes mains sera mieux, et ce chemin sera beau.

Elle disparaît en un point, à la frontière du ciel et de la terre.

Je te laisse car ici je meurs, avec joie et honneur : aucun remord sur le sort de mon âme.

Si tu regardes le soleil levant tu verras peut-être dans la lueur du matin l'ombre d'une belle. C'est peut-être elle qui s'avance.

Elle fera une étape, te montrera le bonheur, révélera tes couleurs, et de force en amour tu la laisseras repartir, quitte à en mourir, avec son sac encore un peu plus lourd... emportant ton cœur.

Le pêcheur

Sur mon bateau antique je navigue, ballotté par les flots imprévisibles, avec l'espoir de la trouver.

Ma voile frêle, je supplie aux vents des trajectoires courtes, évitant les courbes inutiles.

Je souhaite le rêve à mon cerveau souillé et je consomme l'oxygène à produire le fantasme de sa rencontre.

En transe j'avance vers l'inexorable tendance à me tromper, mais dans ma tendancieuse démarche j'arrache les préjugés et j'embrasse la destinée permettant le projet d'une chance de la choper.

Même si dans ma quête je donne plus que je ne prends, j'offre ma vie aux éléments espérant une trêve ultime et je prie mon dieu bâtard qu'au-delà d'une brume m'apparaisse sa silhouette.

Si je la piège, c'est dans une fusion éphémère mais dense, intense, transcendant les lois du temps, que nous vivrons l'évidence d'un moment fou au sein du monde stable, tandis que je viderai ses entrailles sur le pont de mon navire.

Et quand j'attends du fond des tempêtes une embellie c'est pour y trouver le contexte qui, serein, me permettra de jeter une ligne à l'horizon.

C'est sans filet que je pêche et, adroit que je suis, je la ferrerai à la moindre touche.

J'userai du cœur des hommes en appât et de mon charme en hameçon, lui déchirant les joues et ses mâchoires avides tandis qu'elle gobera mes leurres.

Puis de mon spot je l'aurai à l'usure, canne en main, jusqu'à ce qu'elle abandonne sa lutte vaine.

Elle aura beau chanter pour tenter de m'entraîner au fond : l'ambition finira de sceller son destin.

De nos jours la sirène se vend bien.

L'envol

Elle est là, les jambes allongées sur le canapé, le buste droit, calée sur l'accoudoir, son corps nu à peine visible dans la pénombre de cette nuit sans lune. Elle fume la clope qu'elle vient de s'allumer, tirant de grandes taffes dans une chorégraphie sensuelle, éclairant son visage à chaque inspiration.

Les volutes de fumée tourbillonnent autour d'elle ajoutant une atmosphère onirique à la grâce de ses mouvements. Les traits détendus, elle contemple la paix.

Elle vient de se faire jouir en le regardant, et derrière son attitude calme et apaisée elle sent encore du désir de plaisir dans le creux de son bas ventre. C'est en tirant quelques lattes que, dans un geste délicat elle entreprend la descente de sa main libre vers son sexe brûlant afin de se caresser à nouveau.

C'est lui qui l'excite autant, et c'est bien la première fois depuis tant d'années qu'elle prend un tel pied.

Il gît au milieu de la pièce, immobile, face contre la moquette.

Il aura résisté à la dose de valium mélangée au repas, mais pas aux douze coups de couteau assénés avec délectation sur le corps endormi. Elle l'aura planté autant de fois que d'années de soumission, d'années à se faire frapper dans l'indifférence et le mépris.

Les yeux rivés sur le cadavre la belle se fait monter, crispant ses jambes, un doigt titillant son clitoris, fixant

avidement du regard chaque détail de la dépouille.

La bouche ouverte, la bave aux lèvres, elle contemplera le sommet de son plaisir dans une ultime série de spasmes avant de retomber dans l'apaisement puis, noyée dans les flashs bleu filtrant par la fenêtre elle s'allumera une autre cigarette, et esquissera un sourire en s'inventant une histoire qui finit bien.

Douce sensualité

« J'avais une copine, elle était belle, je l'aimais. Elle est rentrée ce soir-là, j'étais en train de geeker sur le pc un peu comme d'hab, faut dire que le pc quand tu te fais chier ça sauve la vie.

Enfin bon, on s'en fout, le truc c'est que je m'attendais vraiment pas à quelque chose d'exceptionnel un jour comme ça, sans occasion particulière. En plus elle est pas du genre à faire des surprises, je lui ai même déjà reproché d'être trop prévisible.

En tout cas je sais pas ce qui lui a tapé sur le citron mais elle a débarqué, super jolie, vraiment, à tel point que je me rappelais même plus qu'elle pouvait être aussi sexy.

Je lui ai souvent dit qu'elle serait plus mignonne les cheveux courts avec un carré plongeant ou ce genre de coupe, mais demander à une fille de couper de la longueur c'est comme lui demander de s'arracher un bras.

Mais putain : elle avait fait une coupe courte ! Superbe en plus !

Des nouvelles fringues aussi : le genre de vêtements que tu mets pas pour aller bosser... Elle avait mis son parfum préféré que j'ai capté tout de suite. Elle avait dû s'en mettre une giclée juste avant de me rejoindre.

En tout cas la voilà qui débarque plus belle que jamais, au point de me faire perdre mes repères : une muse, l'incarnation de la femme fondamentale !

Elle m'a regardé avec son petit sourire en coin, genre « toi tu vas en prendre plein la gueule ».

J'étais content.

Elle m'a prouvé qu'elle ne portait pas de culotte sous sa robe en posant un pied sur la table basse, de façon à ce que je puisse voir son entrejambe.

Effectivement : son petit minou bien rasé prenait le vent. J'ai eu un peu l'air d'un con parce que j'ai dû m'essuyer la bouche et le menton à cause d'un filet de bave que j'ai pas maîtrisé. Ça l'a pas empêché de se pencher sur moi et de poser sa main sur ma braguette.

J'étais cool, mais là en 2 secondes j'me suis senti à l'étroit dans mon jean. Ça n'a pas duré longtemps : elle a vite libéré ma queue en m'enlevant toutes mes fringues, de manière déterminée mais pas brutale. Et quand je me suis retrouvé à poil elle a commencé à s'occuper de moi.

J'ai capté que là ce qu'elle voulait c'était pas qu'on jouisse ensemble, ou faire l'amour : elle voulait juste me faire kiffer moi, me faire plaisir.

Ça fait du bien de voir sa copine hyper gentille et bien élevée se comporter comme la dernière des salopes.

Tout en me caressant elle a commencé à me prendre dans sa bouche, le rouge à lèvres mettant en valeur la courbure de ses lèvres autour de mon sexe, et laissant quelques traces.

Ça a duré un bon moment avant qu'elle ne prenne l'initiative de me finir, et de me faire jouir dans sa bouche.

Elle me prenait goulûment jusqu'au fond de sa gorge quand j'ai commencé à sentir les contractions dans le bide. Et c'est là que je lui ai agrippé la tête en voulant jouir bien au fond, comme une espèce de réflexe compulsif.

Le problème c'est que j'ai pas senti qu'elle résistait ; j'étais trop au taquet. Et puis j'ai joui.

Elle a commencé à s'étrangler avec mon sperme, mais vraiment. J'ai flippé ! Elle est devenue violette, puis bleue. J'ai essayé de l'attraper mais elle a eu un geste de recul pour tenter de respirer et elle s'est cassé la gueule.

En tombant elle s'est cognée sur la table basse en marbre, mais les médecins ont prouvé que c'était pas ça la cause du décès. En fait, étant inconsciente elle a pas pu respirer correctement avec mon foutre dans les voies respiratoires : elle est morte noyée.

J'ai pris trois ans pour homicide involontaire. Voilà, tu sais tout ! Et toi alors, pourquoi t'es là ? »

L'équilibre

Comme vous le savez sûrement déjà le cerveau humain est divisé en deux parties bien distinctes :

Il y a le cerveau droit (celui du rêve, de l'imaginaire, de la création), et il y a le cerveau gauche (celui du calcul, de l'interprétation, du pragmatisme).

On peut dire que l'hémisphère droit est dédié au chaos : la création absolue, et que l'hémisphère gauche est dédié l'ordre : les règles et les normes.

L'univers est construit lui aussi de la création (l'énergie), et des lois (la physique).

Il semblerait que tout ne soit qu'énergie canalisée.

En partant de ces observations on se rend compte que l'univers ainsi que le cerveau sont régis par l'équilibre de ces deux notions : l'ordre et le chaos.

Le chaos est souvent symbolisé par un cercle duquel partent huit flèches, huit directions montrant l'idée d'expansion. L'ordre lui est symbolisé par une flèche unique : un sens, une direction.

Peut-être galvaudés ou mal compris, ces termes n'expriment absolument aucune notion de bien ou de mal ; il s'agit là de la matière impalpable nécessaire à la création de toute chose.

En piètre scientifique que je suis, si je vous raconte tout ça c'est pour vous suggérer l'idée que nous vivons dans une existence où une dualité éternelle s'accorde en une perfection absolue, faite d'ordre et de chaos, et que nous sommes tels des balances dans un univers en équilibre essayant de maintenir le nôtre afin de rester en phase avec le dogme de la réalité.

Sous la tête du lapin

Un rêve étrange, je me réveille.

Une lumière d'un rouge inédit éclaire la pièce : sûrement les lampadaires de la rue dans laquelle je viens d'emménager.

Ma copine sublime dort à mes côtés, mais l'éveil me pousse à garder les yeux ouverts, et cette phrase sonne dans mon crane : « sous la tête du lapin on peut voir l'envergure du canon ».

Une phrase issue du rêve que j'étais en train de faire.

Ça faisait un moment que les choses ne tournaient plus rond, et depuis quelques jours j'étais prêt à croire à tout, du moins tout ce qui aurait pu me sortir de cet état semi-éveillé.

Et toujours dans ce lit, les yeux ouverts sur cette lumière impossible, j'entends un claquement. Puis un tapotement. Immédiatement je pense à un vieux souvenir d'enfance : pan-pan, le lapin de disney. C'est le même bruit !

Pris dans un élan à la fois de stupeur et de curiosité, je me lève et descends l'escalier de mon nouveau duplex en m'attendant à croiser je ne sais quelle créature mythique ou mystique.

J'entends de nouveau le pan-pan et me dirige vers sa source qui m'amène à la salle de bain, et là je remarque dans un coin du mur derrière les toilettes une plaque. Je ne l'avais jamais vue du fait qu'elle est peinte comme le mur.

Le tapotement à disparu mais ma curiosité demeure intacte, alors je décide de tirer sur la plaque.

Je suis à peine surpris de trouver une cache, sûrement de l'ancien locataire partis on ne sait où. Dans le renfoncement : un torchon. Je le saisis délicatement et prend conscience du poids important de ce qu'il renferme. Je l'ouvre doucement pour y trouver finalement une arme à feu : elle a l'air en bon état.

Dans la logique implacable de la démarche de ce rêve qui m'a poussé à me réveiller, qui m'a poussé à me lever, qui m'a poussé à trouver cette cache, je vérifie que l'arme est chargée : c'est le cas.

J'amorce le chien, j'enfonce le canon dans ma bouche jusqu'à sentir le goût du fer.

Ma dernière image : le lapin de Disney tapotant du pied, amoureux.

Les gardiens

Face à la mort des larmes sèches, des anti-sèches qui ne marchent pas : face à la mort on ne triche pas.

Dans les travers de l'amour, des êtres purs, et dans la dure réalité : l'implacable se cache.

Nulle part de traque, mais c'est en peine que nous décelons les pertes alors aimons, nourrissons-nous des joies et des délires, oublions les tristes sourires de compassion et passionnons-nous pour l'être.

Personne ne déjoue le sort de ceux à qui la mort sourit, mais tous avons dans nos gènes l'attrait de l'impossible fusion électrique. Dans le mystique n'égarons pas nos efforts et tâchons d'aimer, d'aimer encore malgré les barrières de l'esprit qui sont autant de frontières face au néant.

Tant que certains restent, épanouissant le sourire de la vie vécue, personne ne s'oublie dans les fours à crémations.

Les auras magiques perdurent dans l'inconscient, et le présent de ceux qui sont gratifiés par la satisfaction d'avoir fait au mieux.

Sur le bord de la limite se révèle la puissance d'exister et l'ultime vision se change en trauma de beauté.

L'âme et le cœur, le cerveau à sensation, et le corps qui est machine : tout mérite le respect de l'ultime transition.

Gavons nos cœurs de la perte pour en faire l'ambition, pour faire du matin la chance de vivre une belle journée, et que dans l'actif ils nous accompagnent comme des parasites bienfaisants.

Tambour

Ta vie pour un mensonge, au cœur de la masse avide, et toutes ces merdes dans les vitrines. Descends la rue et fuis les regards, ta musique sur les oreilles pour ne pas croire que la vie donnée est fille de catin, que les dialogues insipides

remplissent le temps précieux, propagés par les crétins cannibales. Les faciès te rendent malade, conscient de la misère humaine de ceux qui les portent.

Au sein du grouillement tu sens que le tonnerre gronde, tu sens la puissance d'être toi, et parmi tes frères que tu n'as pas choisis tu transformes la honte en haine.

Des écorchés vifs dans les flashs cycliques, des égorgés ayant trop ris sur la misère, des levrettes à putains dans le métro, des génocides de cons dans leurs bureaux, et tu combats chaque pulsion par une excuse. Tu maîtrises ta courtoisie avec l'expérience de l'habitude. Et quand bien même un être compatible se connecte, tu n'exprimes que le dégoût d'être envahi.

Mais tes yeux brillent malgré tout.

Au rythme de ta playlist tu avances dans les méandres imposés, espérant une embellie, un miracle générationnel, et tu prends ton mal en patience dans les rues de ta ville.

Bien au-delà des idiots vilains tu sais au fond de toi que tu n'es pas seul. Tu te rappelles les tiens : ta famille, tes amis, tes proches, les amis de tes amis, les victimes, les insoumis.

C'est toujours musique en tête que prophète tu te sens. Dans les dédales de la cité tu te remémores ta communauté : liée contre l'ennemi véritable.

Tu regroupes, tu assembles.

Tu as réuni un ensemble avec lequel lutter contre l'individualisme et la domination du mal.

Sur des rythmes tribaux tu te sens vivre, solidaire.

Au-delà du glauque il existe un monde où tout est beau :

utopie pour certains mais bien réel dans l'imaginaire de ceux pour qui l'enfant vit encore.

« Laisse couler sur toi la pluie car tu ne crains pas l'eau. »

Au son des écouteurs tu vois au-delà de la simple réalité et rythmé par l'envol d'un tambour tu laisses ton âme décoller, envahi par la plénitude et la sagesse.

Sur un riff puissant tu fusionnes, tu atteins l'unité : la quête de toute une vie pour certains.

Puis une voiture te klaxonne : le bonhomme est rouge.

Retour instantané à la triste existence des passages cloutés, mais la trace de ton trip n'est pas veine, et c'est le sourire aux lèvres que tu traverses fièrement la route.

Déchet

Si je jette une ordure je pollue, mais si je la jette dans le bon container je suis un citoyen.

« Loin de moi l'idée de te gâcher le plaisir, mais moi je suis plutôt du genre à foutre mes canettes avec la merde de mon chat, et mes mégots de clopes écrasés dans ma boite de thon.

Suis-je un criminel ? Un inconscient ? Je ne contribue pas à l'évolution des esprits dans une dynamique de développement durable ?

Putain, j'ai surtout la migraine de te parler de mes

poubelles. T'as pas un autre sujet de discussion ? Genre ta petite chatte ?

J'suis peut être pas au top niveau écologie, mais avec ta tête de coincée du cul je suis sûr que t'es une vraie cochonne. Je pourrais arroser ta fleur, c'est écolo ça ?

Quoi ? Moi ? Un connard ?

Nan mais tu dis ça parce que tu te rends pas compte. Tu me prends pour quelqu'un qui n'en a rien à foutre mais tu te trompes.

Eh, si tu veux je te le prouve : moi aussi je lutte pour la cause, je lutte à ma petite échelle pour sauver le monde. Regarde : les filtres de mes clopes sont bio, en plus c'est marqué « biodégradable » donc je peux les jeter n'importe où : ils se dégradent. Mes feuilles c'est pareil.

Et puis je prends du tabac dont les usines sont alimentées par des panneaux solaires, parce que le soleil c'est naturel tu vois, ça pollue pas.

Regarde, en plus j'utilise plus de voiture depuis qu'ils m'ont enlevé mon permis à cause d'un test salivaire à la con, mais bon, ça c'est autre chose. Du coup je prends les transports en commun, en plus je paye pas parce que j'ai une carte de pôle emploi donc je fais d'une pierre deux coups : je fais des économies, et je fous pas mes gaz d'échappement partout.

Tu vois, on a plus de points communs que tu le crois. Et puis des exemples comme ça j'en ai plein !! Alors, tu me laisses fertiliser le sol de ton plaisir ? Je vais te labourer toi, tu vas pas comprendre. T'inquiètes pas : j'utilise pas d'engrais !

Je vais traiter ton petit champ de colza avec mon fertilisant 100% naturel !

Mais arrêtes, pourquoi tu m'insultes ? Tu m'excites avec tes grands concepts : t'es fascinante.

J'ai envie de te baiser, c'est humain ?!
Quoi ?
La surpopulation ?! »

Flush

« Nous équilibrons les forces de la gravitation »

Dans mon emballage carton je suis arrivé en kit. Je suis venu de loin, quitte à ne pas plaire, mais je ne saurais faire taire à mon proprio l'envie de me déballer.

Je danse immobile sur la table figée, j'attends l'effervescence de ceux qui m'animent. Et quand vient l'ouverture, je respire.

À nouveau le souffle du vent me donne l'oxygène et je commence à me sentir vivre. Puis, de mains enfumées me vient l'eau : je bois pour la première fois la fraîcheur d'une nuit et m'abreuve du plaisir de la soif en exil : elle qui rend fertile le potentiel de mon esprit.

Lavé de ma sécheresse je pense au péché, à l'ivresse. Aux ordres du maître dans ma bulle on me met, et ainsi je puis commencer à vivre.

Coupé du monde, j'inonde ma propre atmosphère de mon aura chimique, je crée, je fabrique. La patience et la vie me tiennent éveillé.

Dans mon nid douillet je prospère, je multiplie les prises de conscience, les coups de foudre, les errances. Je distille le

chaos en mon fragile château, ainsi je donne à ceux qui m'ont fait, comme une offrande heureuse.

Même si je meurs demain je laisserai une trace, un souvenir, une marque : c'est ainsi que je me propage dans l'inconscient collectif, avide d'exister encore.

Mon destin est celui-ci, à raison ou à tort, subjectif comme l'infini.

Extérieur/intérieur

De dehors, déjà, on ne comprend pas. On ne comprend pas parce qu'il n'y a rien à comprendre si ce n'est le désastre esthétique, le chaos total au sein d'une humanité se comportant bien pire qu'au-delà des mœurs, de manière complètement anarchique.

Le bon sens et la raison semblent avoir totalement disparus au profit d'une folie collective et monstrueuse jusque sur les visages, une folie destructrice dans un moment figé qui semble se prolonger vers un non-sens consenti de tous. On se demande comment des êtres vivants ont pu accumuler autant de savoir et d'intelligence pour en arriver à cet état de bassesse absolue, abrutis, et se mouvant comme des ombres déformées par un spectre d'une dimension malsaine et obscure.

Les vibrations sonores semblent être des vagues agressives et brutales torturant l'esprit des âmes déchaînées, enchaînées à la tache de créer du vide pour le rien.

Tout semble hostile, même la joie agresse par sa forme sèche et stérile.

La seule réflexion que l'on peut se faire est que nul ne peut survivre ici ; tout ce mécanisme étant voué à l'échec de par son essence même.

Au retour à la lumière on se dit qu'on a rêvé, que de telles absurdités ne peuvent exister dans un monde civilisé, et on se raccroche à ce que l'on connaît, ce qui nous est proche et nous rassure, pour surtout pouvoir effacer de notre mémoire une telle abjection.

Mesdames et Messieurs : le monde est beau, quelle que soit sa forme.

Tout n'est que point de vue : une déformation de l'esprit que l'on assimile comme étant soi-même alors que ce n'est qu'une analyse erronée de notre mental se basant sur l'ensemble des informations étant enregistrées dans notre cerveau, et ce depuis notre naissance.

Le soi ne pense pas : il est.

Dedans, déjà, on est content d'être arrivé car le moment à su se faire attendre et susciter en nous l'envie d'atteindre ce but, ce chemin libérateur.

Au-delà de l'envie vient se superposer la chaleur d'un monde accueillant qui nous attend pour nous chérir et nous réunir hors des lois et du temps.

Les sourires se dessinent et les visages se soulèvent, la fusion prend son sens petit à petit et s'immisce dans les cerveaux. Le cœur ne bat plus : il vibre au son de l'entêtement, il bourdonne dans le plexus comme un son tellement familier que l'on ne l'entend plus.

Le cœur vibre mais la fréquence qu'il produit se propage hors de soi vers tout ce qui nous entoure comme si l'extérieur devenait le cocon, comme un sonar bienveillant captant magnifiquement chaque composant du monde qui nous entoure.

Les sons deviennent chauds et irradient chacune des molécules de notre corps, comme des ondes bienveillantes destinées à entretenir ce bouillonnement de puissance, d'amour et de joie universelle.

Ici point de réflexion car la substance même de l'être se suffit à elle-même, et tous les schémas de pensées pré-calculés disparaissent au profit d'une existence rayonnante se déroulant dans l'instant.

Nul avenir car le présent est en marche et nous enlace.

Au retour à la lumière le rêve se dissipe, et l'esprit fatigué on admire la réalité de ce monde usuel indispensable et tellement beau.

La trace de ce souvenir imprégnera notre mental d'un parfum d'absolu, un parfum utopique, un parfum éphémère.

Mes frères : le monde est beau quelle que soit sa forme ; tout n'est que point de vue.

Le musicien

Dans l'écume de ce bar de barrés aux odeurs de pills et de sueur se débattent les complaintes du musicien.

Entre les pédales mécaniques et la chair avide de consommer la pression il lutte contre l'obsolescence et l’absence d'empathie ; essayant d'atteindre le tout au travers du cœur des pochards.

L'univers chargé de malice déchire le silence par les déboires des gentils alcooliques, et dans le bruit vient s'imbriquer timidement la mélodie du chanteur à la guitare tremblante.

Au travers des ombres et des lumières impossibles il distille l'essentiel, expirant comme on donne du pain, cherchant du regard les affamés depuis l'autistique savoir.

Et ses lèvres se mouvent comme ont dansés les amours morts.

Assis sur ma chaise dans le fond de la salle je me suis fait tout petit derrière ma pinte, comme happé par l'absence de choix dans les vérités qui s'écoulent.

Qu'il est beau dans sa lutte.

Au fil des morceaux et des histoires mélodiques le public peu nombreux voyage et s'oublie, déchiré, tandis que de l'imparfait je sens se percer mon cœur.

Au-delà de la musique brute je perçois les messages et l'instant prend un sens qui me trouble ; de ses gammes se dégage comme un vortex emportant mon âme dans une vrille vers le beau.

Suis-je soudain amoureux de la bête ?

Le fan club éphémère et spontané applaudit les facéties tandis que le sens se forge dans ma tête tout au long du set et me pousse vers l'envie de fusion.

Puis sur une chanson sûrement écrite dans un train c'est la larme qui perle.

Une petite mort je suppose, et sans mégalo je sais que c'est là où se trouve le sens à ses mots.

Le clappement de mes mains ne changera rien au traumatisme, et sur la fréquence de ses cordes qui frisent j'abandonne l'envie de plaire pour n'être que perception.

En une heure de gavage vertueux je sais l'homme au-delà des notes et je vois clair dans les schémas.

À la fin du concert c'est nourri que j'irai le voir, et avec un peu de chance il me laissera peut-être lui offrir à boire.

Retour de soirée

« Bonjour les amis. Je stoppe les formes. Ce n'est même pas une vraie nouvelle, ça va me prendre deux minutes. J'enregistre avec la reconnaissance vocale sur mon téléphone en rentrant de soirée. Je m'adresse à toi qui me lis comme je m'adresserais à mon frère. Ça ne va pas, je ne vais pas bien et dans ma tête c'est le gros bordel. Si tu savais. Je vis de la merde. J'en peux plus de brasser des informations à longueur de

temps. Être dans ma tête c'est comme être au volant d'une 2 chevaux avec un moteur de formule-1, et la taule se froisse sous le poids des accélérations.

Je laisserai cette déclaration sur le livre, non pas pour me plaindre ou pour qu'on me plaigne, ni même pour être compris, mais bel et bien pour te montrer que même quand t'en peux plus il faut se battre. Ça a beau être le bordel dans ma tête, j'ai beau avoir envie de crever à chaque seconde : je sais que le but que je poursuis est bien plus noble que mes petites souffrances, ou même le fait de les accepter.

Alors désolé si je t'impose mes états d'âme, mais l'espace de cinq minutes j'ai eu besoin de toi.

Survivre pour essayer de résister à la merde dans laquelle on nous projette, et transcender la vie. »

Soirée électro

Je me suis remis de l'antre des fous, j'ai jonglé avec les possibles d'une vie organisée, j'ai consenti à me taire pour plus d'efforts, et peu importe que cela paraisse infime : c'est en extase que j'affirme que la vie dans l'ouverture vers un futur de frères liés se trouve en partie dans les soirées.

On ne se nourrit pas juste de l'abstrait d'un bon moment mais plutôt de la pureté des échanges naïvement fondamentaux, nous apportant même d'une manière différée

les réponses aux questions existentielles, et cela non pas par des phrases, mais par la phase d'un moment transcendé pour le rêve d'une utopie partagée.

J'y ai vu les personnes les plus pures de cette planète. J'y ai vu les femmes les plus belles, et les hommes les plus beaux.

J'aime à me dire que dans la masse nous sommes l'avenir et que de l'underground surgira le plaisir d'être fières simplement de l'ensemble que nous aurons forgé, à la sueur de nos danses enragées, à tasser le sol comme des pilons dans nos transes folles pour un peu de clarté.

Trop fatigué pour dormir

Quand les cerveaux sont avides c'est la fatigue qui comble les pleins, ce sont les hormones qui ordonnent l'anarchie et la tête qui claque sur l'oreiller.

Le son des acouphènes trace une fois de plus les lignes blanches et parallèles qui viennent vriller le silence strident de cette pièce magnifique, et la mémoire oblique castagne l'apaisement.

Je suis fatigué des plaintes, fatigué d'avoir raison, fatigué d'avoir tort, et dans cette petite mort ponctuelle j'emprunte le chemin du lit sans sommeil.

Le cerveau veille à ne pas laisser le corps en planque.

Pourquoi penser encore ?

Après tout, tout cela n'est que chimère et c'est ce bonheur qui est bruyant finalement de tant de vie. Comment lui en vouloir ?

J'aimerai une tranche de calme, une embellie, et que les cauchemars soient moins hardcore quand mon être titube et tombe sur le parquet neutre et sans partis.

Pour l'instant c'est exténué et avec nostalgie que je me rappelle quand ce n'était que Freddy qui terrorisait mais nuits d'enfant, et que ces griffes hantaient mes nerfs.

La vérité est bien pire : c'est le plaisir et l'émulsion qui pompent l'énergie, l'amour et l'envie comme une torture.

Entre cachetons et insomnie on tète sur les toncars pour une peu de calme en plus, mais rien n'émousse la pointe aiguë qui titille le reptile en nous.

Les connexions magnifiques appliquent donc leurs dictatures, et quand j'aurais fini d'écrire c'est trop fatigué pour dormir que je pourrai enfin trouver la paix dans l'insomnie, comme un lampadaire solitaire qui éclaire une rue déserte.

Avoir confiance en la pertinence de son système, et s'accrocher à l'idée que tout cela prendra son sens dans les durées définies.

La porte

Je suis las, assis dans ce canapé qui me suit comme l'inconfort qui rappelle à la vie, à l'essence de la précarité des sommeils profonds, et je regarde de ma nuit cette porte banale à l'enjeu intense.

Dans un état semi conscient je contemple mon âme, et des passés merveilleux je nourris l'espoir.

Dans les amours morts et les douces solitudes je me souviens Kurt chantant sur le radiateur juste pour moi, dans la suspension d'un moment éternel.

Je me souviens les pleurs d'avoir trop ris dans les amitiés profondes, au nez des tristes et de mes craintes, m'abreuvant de la naïveté de l'inconscience.

Je me rappelle les belles aussi, comme des muses éternelles qui ont hantées mes insomnies de leurs chuchotements m'inspirant l'amour dans l'utopie. Elles par qui je peux croire encore qu'espérer n'est pas vain.

Et cette blonde magnifique…

Quand me vient la tristesse des souvenirs obscures, je balaie d'une main sur la fourrure les résonances sales et je garde le choix du beau dans mon approche.

Mais le manque est cruel.

Je divague dans l'écho de ma tête tandis que l'entrée de chez moi me rappelle à l'instant.

De tous les trips, si il en est un qui me fait rêver en ce moment d'éveil, c'est que dans le réel cette putain de porte s'ouvre.

Je demande à l'absence que dans l'interstice le visage d'une belle m'illumine à nouveau de ses intentions pures en un sourire, éclairant mon monde de son regard, apportant ainsi par un courant d'air dans la pièce la douceur d'un futur à deux.

Furie douce

Sur le canapé de velours il contemple le vide devant lui, figé dans l'absence de mouvement, le visage détendu et les traits sereins.

La télé qui tourne dans le fond de la pièce laisse surgir les boucles sonores des chimères féroces, entrecoupées par le bruit de l'orage qui gronde au dehors et dont ne paraissent que les flashs sur le gris des murs toujours en avance sur le son étouffé de la foudre lointaine.

Sans sembler perturber pour le moins du monde l'homme assis, l'environnement de la pièce déroule sa violente monotonie, pendant que bien au chaud sur le bord du chauffage, sans dieu ni maître, le chat immobile le regarde de ses yeux profonds comme les limbes, absorbant les photons à l'image des trous noirs.

Nulle gravité ni d'atmosphère dans ce salon trop bien

rangé ; le poids et l'oxygène rendus obsolètes par l'essence volatile du concret, et le corps à l'enveloppe à peine perceptible de Jack oscille sous les respirations mimétiques tandis qu'il disperse ses songes dans l'abstrait.

Dans sa tête nonchalante posée sur le haut du dossier s'écoule pourtant sous-jacente la furie.

Les univers entiers se percutent au travers des neurones compulsives dans des mouvements d'une ampleur indescriptible, des pulsions explosent en fragments d'infini comme des bombes métaphysiques au sein du cortex, et des enchaînements de suites sans fin se déroulent comme des boucles gigantesques.

La puissance des calculs dépassant sa matrice c'est dans l'irréalisme et l'errance ébahie des réflexes anéantis par le choc que notre homme s'est prostré.

Sur ses genoux, dans le creux de ses mains fébriles illumine encore l'écran tactile bloqué sur le dernier message déjà usé de la belle, qui lui dit qu'elle ne rentrera plus jamais.

Tramway

Au sein de la masse entassée je vacille au gré des rails, du paysage qui défaille.

J'observe et vrille encore : je nous voudrais tous frères et dans le tram adultère je gère l'impatience de les voir tous éveillés.

Pourtant c'est endormi dans leurs conversations mortes que mon souffle s'éteint et que mes pensées se nécrosent. J'espère les prises de conscience pour une humanité digne et que le son de leurs chaînes ne parasite plus la vision d'un monde où le libre est la norme.

Mes pensées s'évadent des transports communs dans une dimension où leurs visages m'éclairent d'une envie pure de partager l'instant, au lieu des discours insipides qui réduisent la condition de l'Homme à la discute de bas étage.

Mais le bourdonnement est tenace.

En fond sonore je les entends : elles parlent de l'heure sur leurs réveils, de leurs mômes qui chialent, de leurs taf qui les font se prendre pour des dames. Elles rient jaune pour paraître et instaurent l'illusion du bien-être pour nourrir le superficiel des copines.

En quatre arrêts je sais leurs vies par cœur.

J'observe l'aliénation dans la cage de fer, pourtant si elles savaient le mépris c'est elles qui crieraient au fou.

Je laisse à ces mégères leur conversation de ménagères mal baisées, et témoin de leur enfer je ne céderai pas ma place.

Au fil des arrêts qui s'enchaînent je sème ma révolte pour canaliser mon attention sur les portes qui s'ouvrent, me perdant dans les flux.

Et c'est ce gosse avec sa maman qui passe le seuil comme un messager cosmique.

Il vient dévisager l'obscurité de mes songes, fixant la saturation dans mes yeux de son regard pur, mettant en évidence les failles de ma rage, avant de me mettre un pain dans les couilles et de partir tout riant vers une fessée inéluctable, comme dans un geste de l'univers pour me dire :

« Ta gueule, la vie est belle ».

L'amour au bout des doigts

Maintenant c'est le bilan, l'amour au bout des doigts, et plus d'échappatoire quant à la fin de l'histoire. Dans le temps imparti, l'espace d'un flash je souris souvenir en tête.

Sa fraîcheur m'a caressé comme une rosée de matin d'été et j'ai foulé l'herbe de mes pieds nus, me délectant de l'absence de soif en ces temps arides.

Son odeur nouvelle m'a promis mille plaisirs aux désirs enfouis et même un avenir au sein de la chaleur de ses muscles superbes.

L'intelligence de sa démarche pure enivra même mes derniers neurones, titillant les zones de mes faiblesses.

Puis, de bonheurs en ivresses, nous avons voyagé, visité, exploré les espaces du monde des merveilles.

Main dans la main nous arpentions les chemins des possibles, projetant nos envies comme on jette des pierres.

Les directions furent nombreuses : autant qu'il puisse s'en créer dans les délices de l'âme.

Mais son rythme de tambour se mit à régler en cycles les joies de la vie, martelant l'amour comme on transplante un cœur.

Dans les contraintes de la durée mes émerveillements se sont transformés en plaintes, et le vide se mit à les engloutir.

Dans le désir, je jouissais de la peine de me taire pour un flot, pour un flux, une caresse sur le dos. Mais le temps révèle les vérités et nul n'y échappe : les démons, les faiblesses, la volonté du pouvoir emportèrent la muse qui devint dictateur.

Devant mes yeux la trêve devint cauchemar.

Aujourd'hui dans cette ruelle, tel un anarchiste du sentiment je reprends le contrôle de ma vie.

C'est sa face violette que je fixe, au-dessus de son cou prisonnier de mes mains, et l'amour au bout des doigts je serrerai jusqu'à l'inerte.

Les putes et la coke

Dans la beauté de l'amour qui enjoua nos journées à base de mots doux et de caresses subtiles j'ai vu le plaisir terrible d'avancer à deux dans ce monde hostile, propageant un rayonnement de chaleur jusque dans les encéphales aléatoires, se rendant indestructibles dans le couple magnifique.

Il y a le plaisir d'abuser du bonheur et on se tenait la main au milieu des foules, foulant du pied les terres fertiles et déjouant l'échec imposé.

En croisant les regards d'autres amoureux on souriait dans un échange complice et nous arpentions les chemins de traverse pavés de délices aux cœurs doux, comme une caste ultime d'humains au but accompli se délectant du plaisir du battement et du souffle.

Nous voulions même l'enfant unique pour pouvoir convaincre la vie que la vie vaut la peine, et remplir sa tête blonde de la pureté de l'être.

On voulait enfanter comme une offrande heureuse et salvatrice d'une utopie pour le monde.

Nous voulions construire et inventer l'avenir au cœur d'un foyer brûlant d'amour.

Nous voulions créer le schéma du bonheur statique.

Mais l'ambition dépasse les promesses et je l'ai vu juger les mots sur ma chair.

J'ai vu les pères se faner et son sourire devenir carnassier.

J'ai vu les mères porter les fruits pour finalement nourrir

l’écho du système.

J'ai vu les frères se taire dans les cages d'or.

J'ai vu l'enfer dans ce paradis logique.

J'ai privé mon futur de cette redondance systémique dans le sens des convictions pour finalement ne faire qu’espérer une sagesse.

Puisque c'est tout ce qu'il me reste je me délecterai des putes et de la coke, et je braderai mon âme en tapant des rails sur ton cul facturé d'étudiante, espérant une chute de l'histoire plus tardive et plus noble.

Sodomie

Y a-t-il quelque chose de mieux au monde que de prendre ton amour par le cul ?

Dans les méandres des possibles et dans le panel d'interactions que la vie nous offre il est un sens au-delà du vulgaire, si profond que même les railleries ne pourront défaire la conviction.

Dans le couple merveilleux et dans la douceur de nos femmes pures il est je le souhaite tout d'abord le respect, ultime et fondamental.

Alors dans la noblesse d'une relation vraie les actes

s’enchaînent, nous emmenant avec délectation dans les danses de l'amour et de la sueur, l'odorama toujours vivace.

On vacille et on brille ; tenaces que nous sommes.

Et malgré tous les extrêmes que cette société vitrine propose ou justifie il est cependant cet acte que je trouve d'un romantisme et d'une poésie sans faille :

Quel plus beau geste d'amour pour la femme digne et consciente que de se mettre à quatre pattes pour son homme, offrant son cul comme le plus ultime des présents dans une posture de chienne épanouie.

Quel degré d'intimité il faut franchir pour s'asservir volontairement et autoriser la domination suprême de son autre par le fondamental.

Quelle sagesse dans l'acte du don de soi.

Quelle beauté dans le partage.

Certains n'y verront là qu'une technique, mais au-delà de l'acte mécanique c'est philosophiquement que le fantasme opère dans l'encéphale.

Alors je vois déjà les nymphos à l'anus galvaudé crier au banal, et les baiseurs en cabriolets se cracher sur les mains, mais je choisi cette sensibilité pour échelle et garde au précieux le modèle de cet acte.

Pour finir sachez messieurs que le partage est possible : demandez à votre dame et vous verrez que votre trou de balle est en estime.

Si tu te tâtes à faire plaisir et dans le souci d'égalité tu peux bien aussi laisser ta belle se faire ta prostate, faisant ainsi honneur à dieu qui est sûrement sodomite.

Cocaïne

Insoluble et sans saveur est la défonce quand sans ferveur ils te dénoncent pour une bouffée de plus.

Que ce soit la neige ou la pluie : cela vient de plus haut que la tête, et dans la transe obsolète d'y croire naïvement il est possible de se dire que c'est humblement que nous percevons les messages.

Ne pas se mouiller quand la fraîcheur vient du ciel est-il noble ? Autant de vérités dans lesquelles on se fourvoie encore l'ultime étant la possibilité du choix.

C'est en affrontant sans peur le regard des terrifiés que l'on se nomme roi des tristes, mais cela par dépit et sans haine, la rage au cœur de ne pouvoir partager l'ouverture.

La saveur des gens insipides laisse sur la langue un goût de pute et dans l'amertume des esprits forts j'y voit la révolte d'un monde sans lutte.

Du bas des descentes

Amphétamine pour les sportifs,
méthamphétamine pour les métalleux,
m.d.m.a. pour les lovers,
extasy pour l'extase,
speed pour pas dormir,
cocaïne au taquet,
crack si t'as craqué,
l.s.d. pour rêver,
champignons si t'as faim,
kétamine pour les poneys,
cannabis pour la paix,
sex pour les intimes,
héroïne pour finir sa vie,
alcool et tabac toujours,
du poppers pour l'amour...

Marginal

Greg est une personne singulière qui ne saurait verser dans l'art de plaire, et pour parfaire l'antipathie il arbore fièrement le « A » d'anarchie tatoué au profond dans la chair de son cou.

Lors de ses balades débridées le chien moche et sans laisse

vadrouille au loin, ne se lassant de lécher le cul des vielles provoquant cris, peur et dégoût à la grande joie du maître.

Sans chaînes et sans éducation, lâchés dans le grand monde civilisé, l'homme et la bête se meuvent dans des schémas non pas aléatoires mais bien chaotiques, sans autre but que de nourrir l'envie.

En réponse au savoir vivre et à la bonne tenue il sort sa bite et pisse en tournant, démontrant la démarche punk dans des envolées poétiques qui sentent l'urine, passant pour un inadapté congénital aux yeux crevés des bonnes gens.

Je passe sur sa façon de chier...

Une promenade en sa compagnie et les bières sorties de nulle part nous assaillent jusqu'à non pas l'ivresse mais la déchire, donnant le carburant alimentant les débats à la souche organique.

Les soirées avec lui sont comme des fins du monde offrant des réveils d'Éden, et de la crasse aux pertes humaines il est de ceux qui survivent, comme les héros dans les films.

Il bavarde cependant avec entrain et connaissance sur les tenants et les aboutissants des existences insipides avec la pertinence des grands sages.

Entre deux cachetons et trois/quatre traces il disserte avec la philosophie des penseurs sur la nécessité de détruire la sécurité capitaliste factice, ridicule et hypocrite pour reconstruire l'utopie d'un monde libéré.

Greg devrait être l'ami de tous, loin des préjugés et de la peur des lâches.

Dans sa tête, enfoui mais palpable stagne un rêve humble et fou : l'envie de tracer la route sans maison et sans attache, de brûler la carte verte et la monnaie pour partir faire le tour des pays sans frontières.

Comme un poète du hardcore prêt à sacrifier confort et complaisance, il y a cependant l'accroche qui le force à rentrer tous les soirs chez lui, à baisser son froc pour se faire enculer par les patrons de l'usine terne, et à maintenir un pied dans le monde atrocement réel : il dit de sa chérie et de sa fille qu'elles sont ses belles et que sans elles il serait déjà mort.

Les chiens

La queue entre les jambes parfois, devant le maître qui gronde, on espère une embellie dans l'humeur. On espère des caresses et des mots tendres, esquivant les coups de latte par nos intentions pures.

On réclame et on hurle à la gamelle la substance de la perpétuité, remuant le cul pour une dose de plus par pur réflexe de survie ; la soumission basée dans nos gènes depuis des millénaires de bon dressage.

Et on se délecte de la merde en boite.

On halète et on sautille au moindre interstice de joie comme des esclaves de la bonne humeur, suppliant le jeu.

On sollicite l'attention du bas de l'échelle, excitant les envies de paraître jusque dans les résonances de nos cerveaux

primitifs.

Esclaves de nos envies, on baise à quatre pattes, bavant à la première odeur de chienne, coursant les chattes pour les bouffer, juste attisés par l'envie de courser.

On pisse parfois sur le matérialisme, sur les roues des Porche, faisant rager ceux qui possèdent, dans nos humbles existences de chiens de trottoir.

On obéit, on veille, on attend les restes sous la table.

Donnez-nous les miettes, mais sachez que derrière le regard endormi se cache le feu primal de la bête.

Tronçonneuse

« Tu m'as aimé comme une enfant malicieuse et je te le rendais par la moitié de mon goûter, ou une victoire programmée sur la marelle.

Dans la cour de récré nous n'étions que deux au milieu des fous.

Tu m'as fumé le cerveau comme une ado attardée, et je t'ai prise dans ma fugue, transcendant la loi des collèges.

Les bus scolaires étaient nos escortes.

Sur les chemins du lycée nous arpentions les expériences limites riant au nez des faiblesses de ce monde dans nos postures effrontées de testeurs de l’extrême.

Les trottoirs étaient nôtres.

La liberté de l'expérimentation juvénile devenue obsolète

on baisait dans les couloirs de la fac, narguant les tristes et les seuls.

Et c'est dans l'amphithéâtre de ce cours de philo sans fin que j'ai su que c'était ta main que je voulais, ornée d'un anneau d'or pur matérialisant notre attachement aux yeux du monde.

Ce fut une belle cérémonie, bien que modeste.

Face au gouffre de la vie nous étions deux, et c'est dans nos métiers respectifs que nous avons ramené la tune pour construire un foyer avant de reproduire le schéma inéluctable de la procréation.

Nous étions la référence et le monde nous enviait.

Nous étions le fantasme de cette société gourmande.

Nos petites têtes blondes ont usé nos nuits et comme un doux supplice l'ennui usa nos vies jusqu'à ce que l'herbe ne suffise plus.

Dans la routine d'un quotidien stérile j'ai vu ton sourire agoniser.

Pour en sortir t'as pris des cours, t'enivrant d'activités, clamant ta liberté comme on brandit un gun.

Ton prof était doué il faut croire : tu rentrais rayonnante comme après une partie de baise.

L'amour rend aveugle, c'est clair, car je n'ai pas vu venir l'adultère dans ma confiance acquise.

On a donc entamé les démarches, les procédures, et des déchirures au divorce, le juge a jugé : tout par moitié.

Alors essaye d'arrêter de crier, de toute façon j'ai trop bien attaché tes poignets, et surtout n'ai pas de crainte : ton amant

fixé à la table pourra bénéficier du partage.

N'ai pas de doute sur ma capacité à scinder de manière égale.

Il est tard et il va être l'heure d'aller se coucher, mais avant de vous laisser partir vers l'idylle laissez-moi acter moi-même la division des biens.

Je ne suis pas très paperasse, par contre le moteur de ma tronçonneuse ne laisse nul doute sur la méthode la plus simple, en personnes civilisées que nous sommes bien sûr.

Quand j'aurai fini de tronçonner toutes nos putains de possessions de merde en deux je te laisserai prendre ta part, mais il reste une question qui me turlupine : on fait comment pour les gosses ? »

Psychopathe

« Salut mec ! Ça biche ? Comment ça va depuis le temps ?

Wouah ! T'es toujours aussi beau-gosse, t'as l'air d'avoir la pêche ! Et ta femme, elle est pas là ?! Comment elle va ?

Quoi ? Vous êtes séparés ?! Oh merde, c'est con. Tu dois te sentir mal ?

Ah bon ?! Tant mieux si tu te sens bien. Bah c'est cool que tu le prennes comme ça !

Et elle, comment elle va, tu la vois encore ?

Ah non ? D'accord. C'est pas un peu extrême de dire ça ? Tu peux changer d'avis : ça fait longtemps que vous formez un

beau petit couple.

De la merde ? Pourquoi tu dis ça, ça s'est si mal passé que ça votre rupture ? C'est pas du genre à causer des problèmes ta femme ?

Quoi ? Ouh là, c'est pas gentil ça. Et elle a voulu te faire renoncer à tous tes rêves ?! Et elle aurait fini par te tromper ? Ah oui, effectivement, heureusement que tu t'en es rendu compte ! Et t'as fait quoi du coup ?

Oui !! T'as assuré comme une bête ! Oui, c'était la seule chose à faire : encastrer sa sale gueule de merde dans un putain de mur et lui faire pisser le cerveau par les oreilles !

On te berne pas comme ça toi, hein ?! T'es un malin ! Hé hé, c'est mon pote ça ! On te baise pas toi ! Et maintenant t'es bien là, tout seul, dans ta salle de bain. C'est la belle vie !

Fais voir tes muscles, fais voir ! Ouai ! T'es un vrai bonhomme, tu gères. Tu peux toutes les baiser maintenant. T'es un étalon sauvage !

Tu pourrais t'habiller quand même, et enlever tout ce sang.

Bon, je vais aller mettre un t-shirt et nettoyer ce putain de miroir, je vois que dalle. »

Espoir

Il y a la vie, il y a les Hommes, et dans ce putain de monde usuel on s'esquinte à essayer de parer l'échec d'une vie sans but dans cette société de merde gavée de cons.

On suffoque à les voir se délecter de l'absence d'intellect,

et l'aversion s'installe dans nos cerveaux rendus malades quand on les voit s'enchaîner eux même, et défendre bec et ongles leurs bourreaux comme des chiens victimes du syndrome de Stockholm.

On pourrait tout arrêter, baisser le rideau et les laisser entre eux dans la fange de la non-pensée en provoquant la noblesse d'une retraite à base de corde, ou de balle dans la tête.

Mais on tient le coup dans ces schémas suffocants grâce à l'espoir stupide, comme sous assistance respiratoire.

Cimetière à crédit

Dans les convictions unanimes les synonymes se cachent.

Ils avalent la pilule qui les pousse à l'habitude de l'esquive des pulsions. Ils enfouissent leurs travers dans leurs âmes en sommeil et ne s'étonnent même plus de se voir ne pas être pour paraître.

Ils effacent les traces inhumaines à coup de « je t'aime » qui sonnent sourds et se voilent la face devant les reflets bien polis de cette société vitrine, accumulant des crédits comme on poursuit une chimère : il faut parfaire l'illusion du plein.

Et c'est l'imposture qui tranche les viandes mortes et les sourires de haine dans l'indécence banalisée d'être une grosse blague.

Les portes de leurs perceptions : autant de fenêtres fermées, le cerveau blindé par la connerie facile.

Shootés, le programme télé coulant dans leurs veines, ils entretiennent la défonce.

Formatés, philosophes bon marché, ils dénoncent impunément la différence que tu es, mais c'est toi qui perçois l'enfer de leurs vies dénuée du sens, de la transe.

Entame l'entaille au couteau car sache qu'il n'y a pas d'enfer pour les fils de la flamme.

Il n'y a pas de putain de mystères pour les fils de rien alors délecte toi, et que depuis leurs cimetières à crédit ils te rappellent le plaisir de profaner : le plaisir d'être en vie.

Tu n'es pas obligé(e)

Peu importe ce qu'ils disent, ce qu'ils distillent subtilement dans l'inconscient de nos êtres depuis le plus reculé de nos souvenirs : nous ne sommes plus obligés de les écouter.

Peu importe ce qu'ils croient savoir ou devoir faire, peu importe les méthodes dont ils useront : nous ne sommes pas obligés d'accepter l'aliénation de ces manipulateurs systématiques.

Tu n'es pas obligé de croire en des dieux, au salut de nos âmes par le gouffre de la mort. Tu peux ignorer les religions et

te libérer de la pression de leurs morales obsolètes.

Tu n'es pas obligé de te laisser sodomiser par les sbires capitalistes de la pensée bas de gamme, qui nous enculent à coup de chaînes télé dans ce fonctionnement hypocrite, alors qu'eux profitent en sniffant leur coke sur le cul de pouffiasses.

Tu n'es pas obligé d'obéir à des cons qui n'ont rien compris à l'essence de l'existence, et qui exigent respect alors qu'ils méritent la mort dans leurs responsabilités de chefs minables.

Tu n'es pas obligé de courir après l'argent d'ailleurs, qui coule comme le sang de tes veines tandis qu'on te saigne.

Tu peux même arrêter de courir tout court, évitant l'effort d'une lutte vainement chimérique.

Tu n'es pas obligé de détruire la planète, ni d'essayer de la sauver. Tu peux juste tenter l'harmonie des forces dans l'équilibre que l'on connaît.

Tu n'es pas obligé de laisser des bourreaux mystère dépecer tes steaks dans des usines de mort où même l'atroce fait figure de vierge face aux souffrances des frères sans parole.

Tu n'es pas obligé de faire croire que tu es heureux en te contentant des miettes qu'ils te jetteront en se prenant pour des grands de l'âme parce qu'ils possèdent ou qu'ils ont procréé.

Surtout méfie-toi quand tu les vois se ruer dans la même direction, la tête la première dans les guillotines philosophiques, et sache que tu n'es pas obligé d'adhérer à la loi du nombre d'autant plus que la masse se trompe.

Tu n'es plus obligé de mettre la tête dans le sable pour sous-vivre, d'être aimable, d'amortir.

Tu n'es pas obligé de me lire, d'être d'accord, d'avoir raison, d'avoir tort. Tu peux juste tenter de baiser les règles et de créer ton monde, car en tant que dieu de ton propre univers s'offre à toi la possibilité d'inventer le pur pour un nouvel avenir dans la genèse dont tu disposes.

Le juste de l'être

La pureté n'est pas un état : c'est un sens dans l'univers.

Nous galvaudons de mal en pire les états de grâce et nous spolions le rire au bonheur, mais c'est pour au fond que nous sommes dans l'essentiel et dans la transe inconsciente.

Les communications nous révèlent la multiple perception, et le sens prend une ampleur qu'aucun Homme ne peut soutenir, c'est pour ça que je pense que nous sommes en fait bien plus que ça.

Nous soutiendrons du regard le juste de l'être.

Quelque chose

Toute ma vie j'ai cru que j'avais quelque chose en trop : comme un poids, un fardeau, mais j'ai pu libérer ma conscience de la douleur de croire que j'étais un monstre quand j'ai compris que ce que j'avais était une chose en plus.

Ceux qui critiquent, marginalisent, et démontent la vertu comme si c'était une tare sont des chiens stupides aux ordres du maître, apeurés par leur bêtise.

Ils nous méprisent même parfois, depuis leur hantise de se voir déposséder de l'illusoire, mais je tends à croire que le moindre est de tenter le message :

Je pense que l'Homme n'a réellement de sens que s'il pousse son savoir et son esprit à transcender sa condition et à ébranler les frontières impalpables de la liberté offerte à sa conscience.

Certains de nous s'élèvent parfois du médiocre et de l'uniformité dans le spontané d'une équation qui tourne bien, jouissant du plaisir d'être en phase avec les perceptions illuminées de l'être, plus subtiles qu'on ne nous le laisse croire.

D'autres se meurent dans une impression chaleureuse causé par les flammes de l'enfer qui leur lèchent le lobe frontal, consentant à consumer la planète sur des interfaces.

Et c'est comme ça.

Nulle ne peut changer le monde, mais la paix vient quand du soi l'acceptation du tout devient totale.

Ceux qui ordonnent ou qui prennent, prétextant la morale ou l'état sont bel et bien des endormis, dans des schémas primaires, et ils ont en commun d'avoir en fait quelque chose de moins que toi.

Blague

Si l'on regarde l'immensité de l'univers : les milliards et les milliards de planètes, de galaxies, les amas de galaxies, si l'on recule et recule encore et que l'on imagine la diversité et la richesse folle de cette grandeur extrême, on se doute évidemment au bout d'un moment qu'il y a sûrement de nombreuses formes de vie, et même des civilisations.

Des centaines, voire des milliers ou des millions de civilisations vivant leur propre existence à des distances incalculables dans des fonctionnements que l'on ne pourrait même pas imaginer et avec des richesses, des cultures, des langages inédits.

On peut imaginer d'autre morphologies, d'autres modes de communication, d'autres états physiques, et on peut rêver à tout ce qui pourrait exister.

J'écris tout ça car je me suis fait une réflexion intense qui m'a faite énormément cogiter et dont je voudrais partager la conclusion avec vous :

C'est que dans le contexte de cet univers magnifique et gigantesque, dans l'immensité et la diversité que l'on devine, et bien je suis quasiment sûr que nous sommes le seul endroit où l'on a inventé la tecktonik, donc notre civilisation ne peut pas être si mauvaise...

Puisque le monde est fou

La douleur d'être né dans un monde inhumain s'estompe quand en moi se glisse la douce fumée, et je triche en défonçant mon crane contre les volatiles volutes blanches.

J'immisce en mes interstices les faiblesses qui forgeront mon armure de paix et j'enterre la hache guerrière sous les cendres de mes amours morts.

J'aspire l'ouverture, l'invitant à s'installer en mon temple de verre, et l'espoir étant le pire je décide de vivre pour le meilleur et dans l'instant de lumière.

Puisque le monde est fou, c'est dans l'utopie silencieuse d'une bouffée que je transcende les pauvres bases obsolètes, enfumant les chimères en costard et gazant les effectifs de cœurs sourds.

Puisque le monde est fou je me dois d'avoir tort, noyant dans le brouillard le discours des bien-pensants et crachant ma pâteuse à la gueule de tous ces autres voués à la bride.

Puisque ce monde est fou je serai la raison en mon humble univers, créant un ailleurs au goût de merveille, écartelant les brèches dans la face des miroirs.

Puisqu'ils se disent saint d'esprit je tirerai une autre latte du fond douillet de mon asile, et quand les poumons donneront l'oxygène à la flamme je me délecterai du plaisir de savoir qu'ils se trompent.

La pluie

Dans les paysages urbains, les rues des villes et les jardins, on déambule dans nos bulles de savon.

On se nourrit des belles et des tags sur les ponts, et dans nos allures de fonction on trace des droites courbes dans le grand cheminement, oubliant le décompte.

On dompte les cages d'or en peignant des façades sur la tranche de nos âmes pures pour transcender la couleur de nos reflets, histoire d'échapper à l'uniformité du terne.

On marche sur les boulevards, faisant les trottoirs pour un peu de chaleur, jusqu'à se perdre dans les bouches de dégoût.

On traverse sur les passages, sages que nous sommes.

On savoure en plein feu vert, à l'instant même où le bonhomme est rouge, et on s'expose au carnage d'une collision le sourire aux lèvres naïfs que nous sommes.

Il y a tellement d'ignorance enfouie comme des briques dans le mur de nos éducations que c'est à la masse que l'on doit

défoncer l’obsolescence des barrières de bêtise.

Puis on fusionne, on optimise nos connexions.

Mais c'est quand vient la pluie que l'aversion du déguisement se gère par la mise au jour de nos corps nus, car de l'impact des gouttes venant du haut des cieux virtuels et vertueux on capte l'essence de la source du tactile.

C'est sous l'averse que nos défauts éphémères sont lavés par l'équilibre immuable des choses de la vie, dans ce système merveilleux, et même au sein des cités denses.

Puisque dieu vit dans la pluie et que dieu n'est qu'un mot, c'est sous les gouttes que nous captons les phrases magnifiques qui sauront nous rendre notre dignité.

C'est libre que nous sommes nés même s’ils veulent que l'on oublie que nous sommes les fils de l'orage.

Quinze mots

Quand les minorités seront majeures la norme sera l'unique rendant marginale la tristesse de l'uniformité.

Athée

Les religions détournent le sens mais crois-tu vraiment être au sommet de la chaîne ?

N'accordes-tu pas à l'univers une force qui dépasse ton existence ?

Si par athée tu insinues que tu n'entends nulle force qui te guide et que tu es ce qui se fait de mieux en matière de création je te plains, et je compatis à ta douleur d'être un singe, même si la beauté réside en toute forme de vie.

Pour toi pas de sens supplémentaire dans ce système qui t'as vu naître ?

Du big-bang aux théories, que ce soit mathématique, physique, ou psychologique, nous ne sommes qu'équations. Penses-tu vraiment être au sommet du calcul de cette univers si vaste ?

Nous devons autant à la poussière qu'aux flux électriques et dans ma tête étriquée je ne saurais prétendre être un résultat ultime.

Je ne suis qu'une interface dans le monde des échos, et je sais jusqu'au plus profond de mes connexions que j'ai beau être mon tout je suis inclus dans un fonctionnement évoluant bien au-delà de ma simple perception.

Que l'on explose ma face si j'ai tort.

Jure-moi que tu m'aimes sans me connaître, sans artifices et dans le pure néant, et ton raisonnement sera ma brèche.

Apporte-moi le sens sinon accepte que je t'enlace, car au-delà de ma carcasse se trouve un être qui pense que nous ne sommes qu'un.

Salvation

Nom féminin,
Désigne une action qui a pour but le salut de l'âme.

L'uniformité nous tiens à la gorge de ses dogmes crochus faisant du contexte un enfer pour l'esprit libre dans cette société qui veut voir ses sujets avides de se consumer, allant même jusqu'à nous faire consommer nos propres morts sur les interfaces stériles.

Les bergers malfaisants recyclent les cadavres de nos spiritualités en Mickey, en pétrole, en pub télé ou en football dans les grands stades, ils prônent même la fraternité mais y a qu'à voir comment ils crucifient les Kurt Cobain pour ensuite violer les cadavres dans les salles de ciné.

Ils baisent les cerveaux de nos gosses en masse et formatent leur chair en rouages dans leurs usines à fabriquer des robots.

Ils utilisent des programmes pour limiter le développement de l'intellect, opérant sur les écrans HD dans les foyers.

Il faut que la main d'œuvre du diable reste fonctionnelle.

La société, les dirigeants et les médias limitent clairement l'évolution des potentiels du cerveau humain pour que tout dans la chaîne reste sous contrôle, cela même dans un sens qui mène notre planète inexorablement vers la destruction.

Tout leur système est une aberration et du scolaire à la politique en passant par la valorisation de la non-culture ils mettent en évidence le fait que depuis 300 000 années d'existence l'Homme n'a jamais rien produit d'autre dans sa globalité que la guerre, l'horreur, la hiérarchisation et l'asservissement.

D'ailleurs si l'on y pense : nos ancêtres sont tels des animaux s'étant servi du don de la conscience pour créer douleur et souffrance, génocide et extermination, ce depuis l'apparition de notre espèce sur cette planète.

Il y a de quoi avoir honte d'être humain.

Dans sa nature atroce et stupide notre espèce recèle cependant un espoir : il se distingue au travers des émergences comme autant de merveilles et de beautés étincelantes dans cette masse de merde.

Cela est, sera, et a toujours été.

Seul un faible pourcentage de l'humanité a accès à la conscience d'avoir une conscience, à la noblesse de l'esprit. Le reste ne sert qu'à alimenter la machine énorme et absurde qui nous entraîne vers la chute inéluctable de cette civilisation.

Je vous explique cela car il est cependant dans ma tête un espoir : il me fait croire malgré tout que chacun d'entre nous peut à sa mesure faire pencher la balance, inversant les tendances.

Il est un sens dans l'univers qui me dépasse mais dont je ne saurais nier les cohérences, et il y aura un jour j'en suis sûr une justice pour les justes.

Avant que la folie n'emporte les sages demandons-nous pourquoi continuer à consentir et à participer aux schémas qui maintiennent notre espèce loin de la beauté de « l'être ».

Perpétuel infini

Je respire encore, et quoi qu'il advienne de cette sensation je peine à me voir mort car je respire encore.

Je perçois les photons et peu importe ce que deviennent les images : je phase en vie car je transe derrière les globes.

J'annonce de ma bouche la cause perdue, et le son de ma voix résonne en écho dans les pavillons trop polis par les bruits usés. Et puis j'écoute cette musique folle qui me guide en horloge dans le décompte infini.

Du toucher je dispose pour encore palper la peau, tâter du doigt l'insomnie dont je suppose le temps précieux.

Je sens mon cœur battre au rythme des tambours de l'âme, comme un ami capricieux qui s'emballe devant les belles de glace.

Dans le présent perpétuel, convaincu, je me pense immortel car je n'y vois pas de fin, et de minutes en secondes je glisse entre les mondes avec l'idée de perpétuer le moment éternel.

Dans la globalité je n'y vois que bonheur, et l'horreur que cela cesse ne saura déjouer la ruse dont j'abuse ; créant l'illusion de l'éternel.

Je t'écris en appel, et quoi qu'il advienne de l'ambition je peine à me voir mort car je suis présent à l'instant dans ta tête.

Mourir de solitude

À genou sur le sol, l'écharpe autour du cou je me demande le temps qu'il reste.

Accroché à la poignée de la porte je campe devant mon vide avant que ne se déleste le poids du corps.

Il ne subsiste aucun espoir subtil, ni d'ami, ni de femme, ni famille.

Il ne reste pas même un fond de flamme qui pourrait tenir la chandelle dans ce tête-à-tête avec la mort.

Dans l'étreinte de coton je sens la veine qui lutte pour alimenter l’hallucination perpétuelle et je rougis de honte à

l'absence de flux.

Mais l'oxygène est tenace et dans la cruelle nécessité de l'instinct il s'affaire à maintenir le souffle vital.

Derrière la porte fermée les voisins passent dans leur cage, pleins de vie dans les discussions enfantines, et la vibration du bruit des pas lourds vient faire vibrer ma colonne adossée sur le bois dur.

Du rêve au pragmatique le fil est rouge et fait une boucle, rendant cyclique le schéma de bascule, et impuissant face au moment de transcendance il y a le cœur qui lutte.

La seule noblesse dans cet instant atrocement anodin réside dans la valeur des battements, mais mon être pathétique dans son absence de dignité caractéristique se résigne à l'impatience face à l'éternel.

La douleur enlaçant le cou remplace l'utopie et c'est le plein au lieu du vide.

C'est la survie qui s'acharne dans le déni du bon sens.

Éhontément banale, la posture contemporaine du corps et des muscles abandonnés sur le pas de la porte ressemble à un tas de merde.

Puis dans l'illumination de la lassitude et de la flemme de mourir ce sont les fonctions vitales qui reprennent le contrôle du vouloir.

C'est mon corps que je relève dans le non-sens avec cette nouvelle trêve qui s’amorce, et le réflexe de recyclage me pousse à t'écrire pour te conter le désespoir avec l'impudeur.

Je prendrai un café, une douche, puis je m’habillerai, et à

part toi je sais que personne ne soupçonnera jamais la tristesse de mes matins.

Débit de haine pure

Je vois vos gueules et j'envisage vos songes pourris.

Je vois la décadence dans l'esprit et j'attise la méprise dans mes mots.

Je souille vos oreilles moites dans la vrille de mon souffle et j'ajoute des majeurs biens tendus dans le cul de vos pères : piètres ancêtres incapables et débiles.

Qu'ils aillent se faire foutre tout autant que l'humour à Bourvil.

« Non mais dites don' » : tellement con que ça fait peur.

Si ça te choque barre toi, va voir ailleurs : chez les Mickeys rances ou sur les plateaux télé, ou bien ricane avec tes collègues de taf écervelés, consensuels, hypocrites et crades.

Va aérer tes neurones dans une fête ou un stade.

Je voudrais tous vous voir morts ou agonisant devant la vérité qui vous fera tomber comme des mouches, dans la merde et l'absence de valeur.

Il n'y a pas d'infâme ou d'injuste, juste la flamme qui consumera vos âmes rustres.

Quant à vos gosses stériles : qu'ils ramassent et recyclent le charnier sous l'œil des matons à la trique rude.

L'égocentrisme et la mégalomanie deviennent ma norme

car hors-norme je baise et bascule ton système.

J’œuvre pour mon bien au point de te confier mes haines impudiques et malsaines inhérentes à ces êtres prisonniers des schémas.

Veux-tu du pire en voilà : je ne t'aime tellement pas que j'ai choisi la vie plutôt que la cartouche, et je touche du doigt l'idée de te survivre, quitte à t'étouffer jusqu'au souffle coupé, dans ta transe somnambule et grotesque.

Il n'y a point de viol si ce que tu baise est une marionnette, alors accroché aux fils ce sera guignol se finissant dans ta face.

Je vous méprise tous autant que vous êtes tant et tellement que je vous souhaite d’appréhender de vos chairs nues le caractère transcendant et immuable de l'univers.

L'alarme

Je déteste les tristes, les gens qui pleurent, le visage grimaçant dans des crispations faciales aberrantes et pathétiques.

Pleurer est le sort des faibles, de ceux qui abandonnent et qui lâchent l'affaire pour se la faire perso, en mode larmichette pour un peu d'endorphine.

Pleurer c'est comme avouer sa faiblesse dégueulasse à la mesure de la grandeur du monde qui nous écrase. C'est comme être victime d'un viol psychique, et se vautrer dans les

mécanismes insipides du réflexe obsolète et tardif de l'humain de base.

L'abandon de la lutte...

Pleurer c'est l'abandon du combat pour la dignité et se laisser noyer dans le mépris de ces putains de dieux chimériques qui nous baisent, et qui nous baisent encore !

Même dans le philosophique on s'y perd.

Je vomis sur les spasmes et les traces d'eau. Je vomis sur le visage de ceux qui sont à mourir de rire dans leurs jeux de complaisance indigne.

Je lapide s'il faut, car je n'ai que rage des pleureurs.

Si je hais tant les larmes c'est qu'a la tournure du cerveau je sens en moi la larme qui sonne l'alarme de la dépression.

Si je hais tant les larmes c'est que je pleure en ce moment sale dans ma posture d'être faible et peu fiable qu'on a foutu sur cette terre sans aide ni mode d'emploi.

Vois comme je ploie sous le poids de la peine impudique.

J'ai honte et j'avoue, comme un pervers sadique de l'envie : vois comme je bave et salie.

De cycle passant je souhaite la goutte perlant en cette fin d'échange, que je sente une âme fraîche s'élever de la soumission et que d'une bouffée d'oxygène à un air nouveau il n'y ait qu'une contraction, pour enfin n'arriver qu'à l'inspiration d'une brève brise.

Quand je reprendrai mes esprits, alors je trouverai la source, et du cœur de mon âme je jure que la lutte sera mienne et que plus jamais mes paupières ne seront un temple sacrificiel pour venir y noyer mes amours.

Jack 2

« Libéré de l'étreinte du corps et des connexions je peux voir enfin la dimension du vrai.

Jack est un connard sans nom mais il a payé au prix fort et nous sommes quitte. C'est même nostalgique de ses facéties idiotes et humaines que je choppe dans le fil du souvenir ses joies et ses bonheurs maintenant redevenus éternels.

Dans l'impalpable dimension de l'existence autrement réelle je surfe sur les vagues d'énergie et j'analyse sa défaite.

De ses joies et ses peines, de l'amour, la beauté, de l'envie : il a choisi l'absence, refusant de transcender son système pour la survie de la lutte vers l'équilibre de l'utopie.

Toute une vie se résumant en un point d'encrage apte à supporter le cadavre, et il ne pourra jamais savoir que l'âme ne meurt pas.

Il ne pourra jamais savoir comme je pense à lui.

Jack a choisi de tuer le corps dans l'inertie des schémas de destruction imposés par la matrice, et basée sur la culture du superficiel sa mort ne changera rien à l'injustice.

Il savait pourtant que la tristesse et les impasses sont des mythes mais il a occulté le fondamental dans l'éphémère jusqu'à en oublier le son de ma voix.

C'est apte au courage qu'il aurait pu me laisser l'emmener loin vers le meilleur et l'absolu de sa vie, et ainsi nous aurions transcendés les normes pour en faire le terrain de jeu.

Le prix de la défaite est de rater la grande méta-surprise, mais c'est une autre chance qui tentera le gain de la mise.

Loin de la dimension physique du crash-test je vais maintenant me délecter de l'omniscience et arpenter les errances cosmiques débarrassé de l'enveloppe charnelle. »

Fichier pirate

Bonjour, je suis le fichier pirate qui scrolle sur ton écran.

Je me balade sur le net et fais la nique aux bienséants. Je m'étends pour te détendre : on me partage, on m'envoie, on me lit parfois et quand la magie opère dans les marges c'est aux cerveaux que je m'adresse, tentant l'intrusion.

Peu importe le prix de la connexion, et dans le débit rapide des laps de temps cédés je t'adresse les lignes et les messages de l'existence subjective, essayant d'atteindre le tout.

Lis et observe-moi tant que tu peux, profite et vacille dans la lecture facile.

Jamais ne culpabilise pour l'auteur : écrivain dans l'âme on ne lui fera pas un deuxième trou du cul, il me semble même

l'avoir déjà entendu dire qu'il s'en branle.

Délecte-toi de la liberté des mots, intensifie ta dimension pour qu'elle rayonne et jamais ne les laisse te dicter la morale.

Cultive-moi et fais tourner comme une tête dans le numérique, le but étant d'atteindre ensemble l'oreille absolue.

Apprécie si tu peux et propage l'idée tel le vaisseau fertile que tu es, et si dans la prospérité un merci te tente je précise que le livre est en vente.

Virtuel

« La question n'est pas de savoir si on est inclus dans une matrice, mais dans quelle matrice on est inclus. »

Imagine un jeu vidéo en ligne à monde ouvert, grand, très grand. Imagine que tu sois libre d'agir selon ton gré avec un personnage dans une cohérence numérique déterminée à l'avance.

Devine un univers virtuel régi par des lois de la physique tels que la gravité, la mécanique des fluides, ou même la résistance au vent, etc, où tout serait reproduit le plus fidèlement possible.

Imagine-toi assis à jouer sur ton écran, enchaîner des parties pour faire monter l'XP, défoncer les I.A. dans des scores de fou, faire du skill, farmer, crafter, ou juste te balader, pensant être seul dans ton salon.

Tu visualises ?

Maintenant projette toi un peu plus encore et imagine un gros ordinateur capable d'enregistrer les données des serveurs, capable d'enregistrer les actions, les décisions, les mouvements des personnages ainsi que les discussions et de faire des statistiques sur les gamers, analysant leurs comportements et leurs profils.

Imagine une application qui détecte les joueurs pour leur « mauvaise conduite » ou selon leurs capacités grâce à des algorithmes prédéfinis.

Que ça te soit familier ou pas c'est une réalité dans ce monde : ça existe.

Donc on continue :

Imagine une technologie qui n'existe pas encore et qui sera capable de reproduire la réalité jusqu'à l'échelle de la particule.

Imagine un super calculateur pouvant reproduire de manière numérique la cohérence de tout ce qui fait le monde que nous connaissons.

Imagine la complexité des connections d'un cerveau humain recréée à l'identique, enregistrée, et dupliquée, ou créée aléatoirement de manière instantanée.

Imagine ces équations gigantesques.

Imagine les possibilités.

Un jour nous serons probablement capables de le faire.

Si une telle chose devait effectivement arriver on serait en

mesure de se demander si finalement la chronologie ne nous emmène pas vers un avenir pouvant générer le réel que nous pensons vivre aujourd'hui.

Dans ces schémas, on pourrait se demander ce qu'il advient de la valeur d'une vie humaine, ou de l'humanité toute entière.

On pourrait se demander ce qu'il advient de la liberté, de l'amour, de l'individu.

On pourrait se demander ce qu'il advient du temps.

Dans les spéculations infinies, peu importe où nous sommes vraiment et peu importe l'essence de la matière car au final seul compte ce que nous ferons ici.

Mais garde en tête que toi seul peux jouer ton rôle et que c'est dans les lois de ce système que nous pourrons transcender la condition de l'Homme, pour un jour peut-être tenter d'atteindre l'unité.

Ravages

Ébullition, transe du corps, et malgré mon cerveau mort je vaux bien plus que la lassitude d'exister à moindre reflet.

Peu importe les contextes et les états d'âme : je te souhaite comme un frère à mes côtés tandis que je pars en couille pour te dire l'idée simple.

Je ne suis qu'un code qui déconne tout comme toi et j'ose

espérer parfois ta face assumant mes traits défaillants dans les soirées sans fin que tu arpentes, pour oublier la solitude au travers de ces sourires figés qui jaugent l'imparfait que nous sommes.

En fait je nous souhaite simplement la pureté d'un ensemble dans l'infamie des juges.

Donc par pitié et pour la santé de l'esprit éclaire ton regard et délecte-toi si tu peux d'un éphémère qui te veux ouvert sur cette vie merveilleuse qui amorce la chute.

Mon souhait est de t'annoncer en souplesse, sans complexe et avec respect pour l'usuel que dans cette lutte tellement belle pour le vrai tout ce que nous croyons savoir est faux.

Le temps d'un poème je m'attelle à ta perception, que nous réalisions ensemble les horizons dans les alternatives de la compréhension des choses.

Vacillant, changeant et dans la perpétuité de l'obsolète je m'apprête à te délivrer le mouvement d'un message, si infime soit ma part de contribution.

Écoute si ton cœur le peut et jette à la fausse la pudeur qu'il te reste car ma démarche est un viol :

Je t'écris déjà un « je t'aime » pour te prouver que dans le sincère on peut aimer tout le monde, et dans l'utopie de cette phrase simple et dense j'avance encore un peu plus avec toi vers ce futur qui nous tend les mains.

J'essaye de te montrer l'unité dans les vastes perditions éphémères.

Je veux ta chatte ou tes couilles dans la paume de ma main.

Dans la cohérence des chronologies qui s'imposent le sens

va prendre sa forme, et malgré les efforts de maintenance que je t'impose l'impatience prend fin tant le message est clair.

Dans la défonce la plus extrême et la plus opaque qui pousse à ces lignes nous restons à même de gérer l'objectivité des perceptions comme guidés par la fonction de la survie dans l'échange fondamental, ne voulant au final que nos âmes dans la connexion pure.

Que cet exemple fasse foi à tes yeux pour que plus jamais ne jugent les ignares et qu'un peu de fraîcheur s'abatte sur les âmes trop saines.

Je suis un enfant malicieux qui joui des plaisirs inhérents à ce monde, et je t'invite logiquement à la défonce avec moi.

Si par ma volonté de fusionner ou de te voir vivre mon acte est un crime, alors je plaiderai la folie des grandeurs dans ce monde où le clos est la norme.

Sache malgré tout que même si les chocs sont rudes cet univers nous aime, et je ne saurai nier tout de même que malgré les perches et les accessoires de la survie il est clair que rien n'est plus beau que l'ambition du réel.

2C-D

(Non retouché)

Je m'extrais du violet et des luminaires denses. Je soustrais un peu de quelques phrases. L'extase bien séant. Je m'offre au plus bandant tout en gardant le sobre de la pensée distinguée. Mes membres brulent de ne pas pouvoir sortir du carcan. Sous la rage il y a tellement de paix. Des visuels aux fractales, le sens, le sens, le sens

De ta mère qui chiale et autres exacerbations atroces de la chair suppure l'espoir, la joie, l'espoir, le savoir qui n'est de sens que dans l'absence de préjugés. Ça pousse au cul, ça pousse... Stop. On digère. On gère l'impatience. Du son putain !!

Ça dégueule de partout, mais si j'essaye de cloisonner : c'est un moment privilégié de mes doigts sur ce putain de clavier, de mes doigts. Chaque impacte comme un pacte devant la cohérence.

Canalise. La force du clavier est forte. Bleue, beaucoup de violet,

Il faut que je reste en harmonie avec la chaleur d'exister. Je sais qu'il n'y a pas de sens, mais je traverse.... percer tant qu'on peut, et traverser les frères...

Besoin de calme. Je reviens.

Bleue quand viens la débrouille. Bleue et chaude dans les couilles... Comme un flot qui glisse... Un flot qui glisse,,,

Et en ce soir violet la vie est bleue motherfuckerssss, bleue, mais avec les retards et les traces délébiles.

Putain c'est mon chat !! éh éhhh... indélébile...

Intérieur, extérieur, mange ta merde,,, délecte toi du sens de pouvoir t'absoudre toi même

Wahou !!

Au cœur de l'homme en veux-tu en voilà. Mon cœur comme des braises qui ne trouvent le souffle du vent emporté par sa bouche,, mais ou est elle ? Est-elle bleue ?

Je suis enfant de la terre... On se focalise sur les détails, la matière, mais le détail impalpable est celui qui changera tout

Nan mais sérieusement : j'aimerais bien matérialiser quelque chose d'utilisable mais la phonique me manque. Afonique.

Ding dong et les ombres m'accueillent dans leur beauté. Les rosaces de fleurs émerveillerons la torpeur dans les moments de sous-vie... la torpeur d'un chant...

Stop

De toutes les conneries que j'aurais pu dire ce soir, il y a une notion inaltérable : c'est que l'Homme est le refuge aux flux de la vie, et que c'est grâce à la quiétude de cette enveloppe que l'on peut se permettre de tester.

Nous condensons l'univers tels des machines à distiller...

J'emmerde les lignes de texte car du génie à l'imbécile il n'y a qu'un fil...

La désillusion se superpose, et habile à nouveau je sens la plume.

Nan mais clairement : c'est insupportable de me dire que je me plains tout le temps !! La vie est un don !! Un don paisible dans le chaos environnant. Un havre de paix.

Mon temple. Le temple.

Je vous aime...

J'ai froid et je tremblote, mais dans les vagues de chaleur je reprends mes esprits... Radiohead dans la tronche....

Que la nuit soi bonne, pour des éveils meilleurs...

L'imposteur

Il vit en moi et parasite les choix qui me rendraient noble. Il vit en toi aussi car il est inhérent à cette société de lâches.

On jette l'éponge plutôt que d'affronter la nature de nos êtres sur le ring de l'existence et on soumet les décisions au traître consensuel qui voile la face des enfants purs.

La dualité qui révèle l'Homme à la vie ne fait pas de nous des systèmes binaires, mais l'imposteur gère la bonne tenue, la démagogie convenue, et le moite dans les sueurs froides.

A trop se taire on perd l'essence de la décence d'être mieux qu'un singe bien éduqué, dressé à faire ses pirouettes pour trois cacahuètes dans ce cirque fasciste qui nous farcie l'oignon joyeusement.

Mais à toute force il y a force opposée et l'équilibrage reste possible à condition de marge et d'entame dans la volonté de nuire au médiocre.

Les ancêtres obsolètes ont érigé cette prison pour l'âme, mais c'est nous : les fils de rien, qui ferons de demain un jour précieux.

L'émancipation est la voie du salut de l'espèce, et c'est dans la conscience d'être sans nuire en transcendant le soi que la lutte fera du traître humain un Homme nouveau.

Willy Wolf

Je vais vous raconter l'exploit de Willy Wolf, un ouvrier polonais qui a transcendé toutes les frontières, à Nantes, le 31 mai 1925 à l'âge de 25 ans.

Le mec était immigré et travaillait sur différents chantiers à Nantes, comme de nombreux ouvriers à l'époque. Il était polonais et se disait acrobate.

Il faisait du trapèze et tentait des petits exploits, comme sauter d'une planche de 3 mètres de haut en patin à roulettes, ce genre de trucs. À cause de ça il était la risée de ses collègues, on se foutait de sa gueule tous les jours.

Mais il avait une idée fixe : sauter du haut de tous les ponts de Nantes.

Il en a eu marre de passer inaperçu et de ne pas être pris au sérieux en tant qu'acrobate, et c'est là qu'il a décidé de changer le cours de sa vie.

Il s'est mis à distribuer dans la rue des tracts avec sa photo, en gueulant : « achetez l'homme qui va mourir ». Il a réussi finalement à attirer l'attention grâce à son défi : sauter du haut du pont « le transbordeur » pour effectuer le plongeon le plus

haut du monde.

15000 spectateurs se sont rassemblés pour l'événement, ainsi que les caméras de la Gaumont.

Le mec s'est pointé sur le pont, il a embrassé ses amis et leur a confié son testament.

Ensuite il s'est mis une ceinture autour de la taille dans le but de l'enflammer, puis il a salué la foule.

Il a attrapé le trapèze mis là pour augmenter encore le spectacle, il a allumé sa ceinture et s'est jeté.

Après une chute de 50 mètres dans la Loire, devant les yeux de tous ceux qui étaient venu voir « l'homme qui va mourir », Willy Wolf est remonté à la surface, inerte, avant de disparaître de nouveau, englouti par les tourbillons du fleuve. On a retrouvé son cadavre 6 jours plus tard.

L'autopsie a prouvée qu'il n'était pas mort noyé, mais asphyxié par la fumée de la ceinture enflammée...

Ma belle est partie

Ma belle est partie, ma douce s'est enfuie en lacérant mon cœur, occultant mes pleurs.

Depuis ce jour maudit je maudis l'amour : ma belle est partie et la partie est finie.

Alors le soir dans les bars je noie mon désespoir : à coup de shooters dans la face j'efface les traces.

Les sévices, le vice, et c'est la farce qui s'éclipse.

Puis un soir dans mon q.g., l'apéro commandé, une meuf rentre : pas une habituée.
Je ravale ma gerbe, j'essaye de pas tomber, et le regard vitreux ouais c'est vrai que je la matte un peu.
Mon apéro se barre en sucette dans ce bar de triste quand je pars en cacahuète à la vue de son ptit cul, et je durcis comme mister freeze : ce que je lui ferais c'est pas la bise.

J'me suis fait pas trop mal : trois phrases je l'emballe.
J'me retrouve chez elle, on ouvre une bouteille.
Pas le temps de la boire qu'on se fout dans le noir.
La braguette obsolète : ma trique est prête.

Quand tout à coup touché rectal : j'me sens bizarre mais ça fait pas mal.
Je connaissais pas le plaisir anal.

Elle sort un gode et puis me le cale.

Ouah la salope, qu'est-ce qu'elle est sale et je prie mon dieu pour qu'elle avale.

Célibataire

Puisqu'il faut se fourvoyer pour paraître clair face à l'hallucination du bonheur parfait, on cherche la moitié qu'il nous manque pour que dans l'ensemble le tout soit fait.

On comble des vides par des pleins et on s'indigne de ne pas être deux dans les cheminements de l'existence rude, surtout quand la vie nous met à mal, alors on cherche seuls et on s'attelle à la tâche de trouver, bille en tête que l'on agit pour la vertu et le désir de l'ensemble parfait.

On se dit qu'ainsi tout ira mieux.

Quitte à lisser les travers qui définissent on s'enlise dans l'éphémère d'un paraître espérant toucher de nos charmes la volonté ultime, normée par la société avide de nous voir deux.

Mais à tout ceci il est une vérité qu'il est bien peu possible de contester pertinemment dans l'ensemble de la compréhension de ce que l'univers nous offre :

C'est que l'autre est un plus, et non l'autre moitié du tout.

Point de dague dans le cœur du romantisme mais la guillotine pour décapiter l'idée que l'on ne peut être à même d'établir et de créer sa vie dans le seul, car c'est bien là que se révèle l'âme pure à même de combler l'échange, et de toutes les manières il n'est point d'Homme malheureux qui ne puisse

épanouir le sourire de son autre sans tricher.

De plus qui peut se targuer de se connaître sans jamais avoir connu la solitude ?

Alors de tous ces spasmes il semble que même s'il est clair que le palpable et le charnel aient l'odeur de la chatte au bout du tunnel, que dans nos chaleurs avides on aspire l'endorphine à la caresse du poil, il semble vraiment que dans la situation de n'être qu'un il faille transcender l'usuel de la perception unique pour en faire tout un monde : entraînons nous à rendre heureux.

Laissons les portes ouvertes pour que tous ceux qui veulent y entrent, et dans les passages secrets que nous dissimulerons il y aura des orgies et des rencontres, peut-être même que l'utopie trouvera un chemin jusqu'au cœur de l'âme, mais ne laissons plus l'envie de plaire souiller nos démarches par la bêtise car s'il est amour possible dans ce système il passera par le réel absolu de l'être.

L'amour millénial

Dans les démarches avides du grand cheminement il y a la quête de partage et l'envie d'entreprendre.

Dans le flux des êtres qui passent dilatant nos pupilles on espère trouver l'âme sublime qu'il nous manque.

On rêve de fusion éternelle, on se masturbe à coup de films

d'amour, on fantasme, on savoure la noblesse de cette quête utopique. Et dans cette transe fantastique, on quitte la raison pour créer le rêve, tel des guerriers du bonheur.

Fourvoiement ou honneur ?

Le temps nous jugera car éphémères nous sommes, mais c'est sans peur que nos valeurs porteront nos actes, et ce jusqu'à la douce agonie.

C'est à l'amour que nos vies fragiles sont dédiées, et nous ne saurons renoncer à l'idée de toujours garder au cœur l'envie de te rencontrer.

En attendant de te garder, c'est dans ce bar de barrés que je profite sous ta robe, et que je savoure le plaisir de te défoncer contre une chiotte.

1982

Je déteste les dates : c'est stérile.

On n'a pas besoin de repères temporels : c'est anti-spirituel. Les chiffres de manière globale sont anti-spirituels.

Je déteste les dates car elles nous enferment dans une chronologie implacable de laquelle on ne s'échappe pas.

Et cette année-là ce fut la fin d'un rêve.

Depuis toujours tu crois la que vie est telle qu'on te la fait bouffer et tu évolues rassuré par le schéma darwinien, pensant que tu n'es qu'un singe parmi les autres sur nôtre belle planète sphérique, évoluant et vieillissant dans le cycle naturel de la vie. Un schéma préconçu par tes ancêtres auquel tu crois aveuglément sans remise en question possible depuis la naissance.

Mais tout ceci est en train de changer.

Si tu appliques le principe de la biosphère à ton esprit tu obtiens l'idéosphère, dans laquelle les idées les mieux adaptées à leur milieu subsistent, évoluent et se reproduisent. Les idées les plus faibles ou les moins adaptées changent, se cachent ou s'éteignent.

Et sur une base spirituelle plutôt que « naturelle » ça change tout ; les critères de survie ne sont pas les mêmes :

Le bonheur, la paix, la liberté, l'amour, l'instant présent, la connexion : autant de notions que la raison ignore la plupart du temps.

Ton monde n'est plus matériel. La sécurité de ce monde usuel te sert juste de support à l'épanouissement de tes pensées.

Chaque jour ton cerveau créé le monde que tu perçois et dans lequel tu évolues.

Tu deviens l'architecte de ta perception.

En 1982 le rêve est mort car la vie m'a attrapé, sans raison ni pourquoi.

Aujourd'hui je sais que naîtra une trêve en moi, un nouveau schéma, et je vois germer dans l'humanité la graine de l'esprit.

Le prochain bon évolutif pourrait-il être maintenant et ici ?

Le quai

Triste à mourir comme un triste navire :
un empire dans un port de solitude.
Tu flottes sur place, cloisonné dans une farce,
et tu laisses la mer, amère, englober le destin de ceux qui naviguent.
En regardant par ton hublot tu ne vois que ton dos,
seul à ramer, accroché au quai.
Tu ne vois plus le vent
qui gonfle les voiles comme on bombe le torse,
comme on affronte les tempêtes et les murs qui se dressent.
Tu as jeté l'ancre dans ta propre détresse.
Écoute le reflux, attends la marée,
lève le voile et prend la brise,
et gouvernail en main le poing serré
mène ta barque au fil de l'eau,
sans destination mais le cœur à l'aventure,
sans destination, mais bordel que c'est bon.

Le garçon qui n'avait jamais vu la mort

Il était une fois, dans une contrée lointaine, un petit garçon.

Il vivait depuis si longtemps que tout le monde le prenait pour un adulte, il paraît qu'il en avait même les traits. Mais quand il se regardait dans le miroir, il y voyait le visage d'un enfant.

Il ne comprenait pas pourquoi les gens autour de lui s'obstinaient à vouloir le traiter brutalement.

Il vivait en respirant, et en buvant les gouttes de pluie ; il se nourrissait des choses jolies.

Il ne pensait pas au lendemain, trop occupé à observer le train-train du quotidien.

Son seul problème était les grands, même si il n'y pensait pas très souvent.

Il n'avait pas besoin d'amis, il avait le monde pour lui, alors il parlait au monde.

Il parlait un peu de tout : de la pluie, du beau temps, des saisons.

Et le monde lui répondait par l'envol d'un pigeon, le bruit des feuilles, ou par une éclaircie entre deux nuages.

Le petit garçon était sage.

À la tombée d'une nuit, au détour d'un chemin, il croisa un vieux chien.

Il le salua d'un « bonsoir », et le chien répondit d'un battement de la queue.

Le garçon s'approcha, mais quand il vit le regard de l'animal quelque chose se figea, comme si le monde s'était tu.

Le chien lui demanda : « mon grand, as-tu déjà vu la

mort ? »

Désemparé, le garçon lui dit : « non »

S'en suivi un long silence de réflexion, puis la bête répondit : « tu as l'air tellement gentil. Voudrais-tu soulager ma solitude et me donner une caresse ? »

L'enfant tendit la main pour toucher le poil, mais dans l'ombre le vieux chien lui mordit la main.

Le garçon eut très mal, et blessé jusqu'au sang, il se mit à pleurer tout en prenant ses jambes à son cou. Il laissa le chien mourant derrière lui.

De retour chez lui pour soigner ses blessures, il alla regarder au miroir. Ce qu'il vit fut terrible : son visage était différent, fidèle à ceux des grands.

Seuls ses yeux semblaient jeunes, et brillaient comme avant.

Pourtant une larme coulait sur sa joue. En pensant au vieux chien il comprit ce que la bête avait fait pour lui : elle lui avait épargné son agonie.

Il n'y a pas de morale toute faite pour les gestes qui sauvent l'innocence, mais il y a des actes à entreprendre, quitte à blesser.

L'amour pur

Mes frères : je vous assure dans le sincère que l'amour est un choix simple que l'on peut faire au plus profond de l'être,

pour le global et dans la pureté des songes éphémères perpétuant ainsi l'infini au travers de nos vies dont on choisit le sens.

Si vous ne pouvez me croire je l'accepte : le scepticisme a ses vertus, mais je vais tout de même tenter de démontrer dans ce partage que l'amour est un choix simple et bien réel :

Penser que l'on ne peut pas aimer tout le monde est un mensonge obsolète délivré par notre conditionnement, car quand on se met à aimer la vie vraiment au creux de soi on comprend le don qui nous est offert.

Dans cet abandon pour l'amour total je te confie un rêve afin de t'expliquer la notion qui anime tous mes actes et qui guide chacun de mes gestes autant dans l'intime que dans le fondamental : cette notion ultime, inaltérable dont je ne peux nier l'évidence et qui pour moi représente la seule vérité : c'est l'universel et le tout.

Dans les animaux, les plantes, l'air, le vent, l'oxygène, la matière, les individus : je n'y vois qu'un seul être, et en tant que maître de ton univers c'est toi qui en gères la perception.

Quand tout ne fait qu'un chacun de nous est une partie d'un même tout, et dans la confidence j'avoue que quand je m'adresse à chacun je m'adresse en fait à l'unité portant chaque fois la facette différente d'une même entité.

Certains diront dieu mais je n'y vois qu'un mot galvaudé.

À partir de là, quand on intègre cette notion, il est

mathématique de comprendre que si tu choisis d'aimer ta vie tu choisis d'aimer le tout qui filtre à travers toi, et si c'est le cas tu aimes différemment chaque facette de cette globalité et tu évolues dans un monde qui t'enrobe et qui te porte vers le bonheur et l'unité.

Ça me fait marrer d'être si pragmatique dans cette nouvelle sur l'amour, mais c'est ma façon maladroite de te dire sans détour que je t'aime sans pouvoir lutter.

Sexe

Le cul bien levé elles te tendent la main.

On se fait des trips et on jure pour une putain, pour une belle queue entre ses seins.

On se caresse et on se branle, on enjambe, on transe les désirs et on se pète le bide à essayer de se souvenir des glissements dans la chair, les avenirs au comptoir à s'en mettre une bonne.

On titille les protubérances à s'en faire mouiller, à s'en faire bander, à chercher à vider nos errances dans multiples impudeurs.

On sème, on égraine le temps dans des charges denses, et allons-y : on balance des cartouches au rythme des tambours, de nos cœurs de velours qui battent la puissance de la liberté de l'âme, on respecte ces Dames.

Le sexe comme ambition dans le pur réseau, la jouissance

au bout des mots, le plaisir charnel perpétuel en intention, la cadence des coups portés, les visages suppliants et les lèvres subtiles.

Avides, elles appellent de leurs cœurs fébriles comme des mesures à nos prouesses, comme des mesures à la faiblesse du danger d'être en équilibre.

On profite, on vacille.

Je stoppe le trafic messieurs dames pour vous dire qu'à l'amour le sexe n'est rien.

Pour milles pardons adultères on rêve au final d'un soupir, de ressentir le bonheur au son du rythme du vent qui, emporté par sa bouche, nous révèle la beauté d'être cher à quelqu'un.

Maureen

Rance n'est pas mort : regarde le pain d'épice, et au travers des âges on glisse sans se rendre compte que la peau vieillissante ne trahit pas l'expérience de velours.

En l'absence de miel, sous la lune je t'écris des poèmes et je savoure la douce volupté du perpétuel effort car nul ne saura me faire souffrir plus que la puissance du souvenir intègre.

J'aimerai jusqu'à la tourmente éternelle, remerciant le ciel et tant d'autres hallucinations pour avoir un jour pu toucher le système derrière la pupille, et ainsi vriller l'échec d'une vie sans but.

De nos jeunesses mortes prêtes à renaître je tire la méta-

matière substantive tentant la survie d'un rêve fou : celui de l'amour. Pas un des galvaudé mais le bien réel et tenace même par-delà les distances et la mort.

Laisse-moi croire l'espace d'une vie que je peux t'écrire l'utopie et porter à bout de bras l'ambition sans faiblir.

Il y de cela deux longues décennies que je n'ai pas vu ton visage ou tâté ta chair, mais malgré la pragmatique chronologie ton odeur intemporelle maintient éveillé le cycle de l'envie afin que le sang perdure dans la veine.

Puisque je t'aime sans limite je te souhaite juste une bonne nuit de plus, que tu penses à moi quand tu embrasses ta fille, et que tu ne m'oublies pas en la regardant grandir. N'oublie pas non plus « Happy Jack » même dans les bras de ton mari mélomane et rythmique.

Que le bout de mes doigts te frôle dans le souffle de vingt ans d'amour.

Que dans ce nouveau cycle nous sachions que l'on s'appartient depuis le premier jour jusqu'à l'avenir, et que nous emplirons de souvenirs inédits ce monde, tous deux réunis dans l'onirique et le rêve.

Espoir 2

Qu'on lutte pour l'éveil ou pour un peu de sommeil profond au cœur de cette vie absurde : sous-jacent c'est l'espoir qui nous baise.

L'espoir nous illusionne.

Il est l'ennemi du bien, de la délectation ; il nous pousse à projeter nos fantasmes et nos joies dans l'avenir incertain.

L'espoir nous empêche de réaliser que la vie s'écoule maintenant et qu'elle nous file entre les doigts.

Il nous fait croire que l'on peut rater son présent pour un avenir meilleur, et c'est faux.

Le seul avenir vertueux est celui forgé d'un moment perpétuel heureux, s'écoulant dans la joie et les rires de l'âme.

On ne procrastine pas sur le bonheur.

Laissons l'espoir aux faibles et mettons-nous à l'œuvre de créer le beau maintenant, car savoir c'est devoir agir.

Adieu résistance

De tous les buts superficiels que l'on s'accorde et de toutes les vérités dans cet infini de possibles il n'y a qu'une notion inaltérable et vertueuse qui vaille le coup dans la valeur humaine au bout du compte : c'est la capacité essentielle à être

heureux, non pas imbécilement mais dans la conscience globale des choses.

Mais dans la lutte, la paix est floue.

Même si résister pour guérir l'imbécillité de ce monde semble noble et nécessaire par l'envie de faire le bien, tout cela n'est qu'illusion aux yeux des équilibres et du fondamental.

Au final le seul chemin vers le bonheur ne peut être que dans l'abandon des colères car il n'y a que l'acceptation qui puisse permettre l'élévation philosophique.

Alors laissons mourir les chimères et abandonnons nos ennemis, non pas pour fuir mais pour qu'ils se retrouvent sans combat.

Adieu résistance car résister est vain quand l'Homme devient sage, et je garderai en mémoire ces luttes magnifiques.

Je nous attends dans l'utopie qui sera la nouvelle arme pour répondre aux fous obsolètes qui harcèlent nos libertés.

Puisque l'univers est vibration, vibrons ensemble d'une même fréquence dans l'impalpable, et décelons le beau.

Rien n'est inutile, aucune expérience n'est vaine, et il faut s'être battu pour comprendre le poids de la paix.

C'est heureux parmi mes frères d'arme que le socle est scellé.

C'est consciemment que nous cesserons d'alimenter les schémas d'échecs cycliques.

C'est forts que nous sommes et nous ne craignons plus les coups.

Il est maintenant venu le temps d'exister vraiment.

Merci

Un fuck aux idoles, un fuck à Kurt Cobain, aux écorchés autant de fucks que je vous aime.
Merci, et tant pis pour la haine.
Merci au métal, pour les valeurs, pour le bien, pour le mal. RATM pour la rage.
Merci les amoureux, de par qui dans les yeux je brille encore un peu.
Merci à la belle qui a fui,
Merci à tous ceux pour qui l'amour est mort, et qui pourtant vivent encore.
Adieu les bien-pensants.
Merci aux enfants, sans règles ni les lois.
Merde au bourreau, qui frappa la chair dans la chair de ma chair éveillant mes instincts.
Merci aux endormis,
Merci aux éveillés,
Merci à ma mère : une sainte parmi les gens.
Merci aux cimetières d'accueillir les corps de mes frères.
Merde à la religion, à la politique et leurs guerres.
Merci la matière.
Merci aux rêveurs, aux raveurs, aux branleurs, aux kiffeurs.
Merci à la weed, à la c, L.S.D. et autres défonces éveillées,
Merci à la teuf pour la liberté de s'envoler.
Merci aux jeux qui me consolent, au réseau, à l'alcool.
Merci aux collègues qui font des tafs de merde pour divertir,

fabriquer, entretenir, faire payer. Merde à la monnaie : fléau de soumission matériel.
Merci aux artistes, aux passionnés, aux autistes, aux gens vrais.
Merci à moi, si peu sois je
Merci aux lois, qu'il puisse être possible que l'on transgresse.
Merci à mes sœurs,
Merci mes frères.
Merci au tout malgré la vie et ses faiblesses.

Désirs

Allez tranquillement parmi le vacarme et la hâte, et souvenez-vous de la paix qui peut exister dans le silence. Sans aliénation, vivez autant que possible en bons termes avec toutes personnes. Dites doucement et clairement votre vérité et écoutez les autres, même le simple d'esprit et l'ignorant ; ils ont aussi leur histoire. Évitez les individus bruyants et agressifs, ils sont une vexation pour l'esprit. Ne vous comparez avec personne : vous risqueriez de devenir vain ou vaniteux. Il y a toujours plus grand ou plus petit que vous. Jouissez de vos projets aussi bien que de vos accomplissements. Soyez toujours intéressé à votre carrière, si modeste soit elle ; c'est une véritable possession dans les prospérités changeantes du temps. Soyez prudent dans vos affaires ; car le monde est plein de fourberies. Mais ne soyez pas aveugle en ce qui concerne la vertu qui existe ; plusieurs individus recherchent les grands idéaux ; et partout la vie est remplie d'héroïsme. Soyez vous-

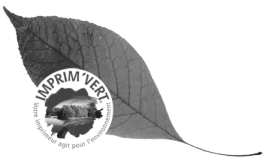
même. Surtout n'affectez pas l'amitié. Non plus ne soyez cynique en amour, car il est en face de toute stérilité et de tout désenchantement, aussi éternel que l'herbe. Prenez avec bonté le conseil des années, en renonçant avec grâce à votre jeunesse. Fortifiez une puissance d'esprit pour vous protéger en cas de malheur soudain. Mais ne vous chagrinez pas avec vos chimères. De nombreuses peurs naissent de la fatigue et de la solitude. Au-delà d'une discipline saine, soyez doux avec vous-même. Vous êtes un enfant de l'univers, pas moins que les arbres et les étoiles ; vous avez le droit d'être ici. Et qu'il vous soit clair ou non, l'univers se déroule sans doute comme il le devrait. Soyez en paix avec Dieu, quelle que soit votre conception de lui, et quels que soient vos travaux et vos rêves, gardez dans le désarroi bruyant de la vie, la paix dans votre âme. Avec toutes ses perfidies, ses besognes fastidieuses et ses rêves brisés, le monde est pourtant beau. Prenez attention. Tâchez d'être heureux.

(trouvé dans une vielle église de Baltimore en 1692. Auteur inconnu

Épilogue

Je sais que je n'ai pas toujours été tendre avec toi, mais si tu as malgré tout aimé ce livre, ce recueil de nouvelles, et d'autant plus si il t'a été offert, pour faire avancer le débat sur la maladie mentale tout en soutenant l'art des mots, je t'invite à offrir à ton tour cet ouvrage à tes proches, tes amis, ta famille, tes collègues, comme un message, propageant ainsi avec bienveillance dans l'inconscient collectif non pas seulement le fruit de ce travail, mais cette ouverture que j'ai tenté d'ériger au grand jour, martelant l'amour dans l'ombre de ma vie, pour espérer toucher la lumière omnisciente des êtres magnifiques.

L'enjeu tu l'auras bien compris n'est ni la gloire, ni même la notoriété : il s'agit là de propager ce message qui nous dépasse violemment parfois, afin que de ces vies contemporaines plus jamais un schizophrène ne soit stigmatisé gratuitement, ou juste par pure ignorance.



IMPRIM'VERT
Achevé d'imprimer en novembre 2024
Dépôt légal : novembre 2024